

FRÉDÉRIC NORTON-POULIN

**IL ÉTAIT UNE FOIS
SUIVI DE
LA PERSPECTIVE AJAR
ANALYSE SOCIOPOÉTIQUE DE *LA VIE DEVANT SOI* DE ROMAIN GARY**

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département des Littératures
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL

JUILLET 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-47531-X

Canada

RÉSUMÉ

Il était une fois

Il était une fois... relate l'histoire d'un être qui cherche à concilier ses rêves avec le monde. Il y est question de l'insertion d'un homme dans le monde et de sa découverte de l'incapacité, inhérente à l'homme, à communiquer avec des mots — les mots des autres, les formes, les images hérités de la tradition — l'essence de l'individu qui se terre en tous et chacun. Le personnage découvrira qu'il existe un gouffre profond entre ses aspirations et les possibles du monde. La première partie raconte l'histoire d'une parole qui dépossède le personnage, une histoire qui incarne la mort du rêve, la mort de l'espoir. Dans la deuxième partie, le personnage tente d'habiter le langage et de le faire sien afin de s'appropriier le monde, ou son monde. Il mettra ici à l'épreuve le langage en tant que support de la réalité. Il explorera l'étendue des possibles, avec comme objectif ultime d'arriver à communiquer ce qu'il est, à s'historiciser. À ce stade de son évolution, le personnage écrivain peut se placer devant le monde avec une œuvre, une expression *unique* de lui-même, qui exprimera ultimement un équilibre retrouvé entre son univers intérieur et l'univers extérieur.

« La perspective Ajar » Analyse sociopoétique de *La vie devant soi*

Cette partie de notre mémoire consiste en une analyse sociopoétique de *La vie devant soi* écrit par Romain Gary sous le pseudonyme d'Émile Ajar. La méthode d'analyse est basée sur le modèle sociopoétique d'Alain Viala. L'objectif principal de ce travail est de déterminer le parcours d'un livre à travers la société et les institutions qui l'ont vu surgir. Ce sera une occasion de mieux comprendre un des processus les moins souvent abordés en création littéraire, qui est celui de la création de l'auteur. Car *La vie devant soi*, plus qu'une œuvre de fiction, nous présente aussi un auteur fictionnel, sous la personne d'Émile Ajar. Cette particularité nous permet de mieux comprendre comment une œuvre de fiction, souvent à l'encontre de l'écrivain, crée aussi un auteur fictif qui participe à la fiction et permet à l'œuvre de s'insérer dans la dynamique sociale, en représentant certains présupposés idéologiques qui lui sont propres.

Avant propos

Je tiens avant tout à remercier mes deux directeurs de recherche qui, par leurs conseils et leur rigueur, ont su guider ma démarche de manière constructive et efficace. Monsieur Vincent Nadeau et monsieur Marcel Bélanger ont toujours su tirer le meilleur de mes possibilités et m'amener à me surpasser.

Entre toutes les personnes à qui je suis redevable, j'aimerais remercier Mélanie Allaire pour son soutien et ses lectures attentives tout au long de ces mois de rédaction. Je remercie aussi tout spécialement Dominique Fortier, Éric Fortier et Gaétane Deschênes pour leurs précieux conseils et leur foi en moi. Un merci tout spécial à mes parents : à mon père, Serge Poulin, pour m'avoir transmis la passion des lettres : à ma mère, Mary Norton, pour son appui inconditionnel.

Merci enfin à l'Université, pour m'avoir permis de développer mon esprit et de le pousser au-delà de ses limites.

Table des matières

RÉSUMÉ	i
AVANT-PROPOS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
PREMIÈRE PARTIE (œuvre de création)	
<i>IL ÉTAIT UNE FOIS</i>	1
DEUXIÈME PARTIE (réflexion théorique)	
DE LA SECTION CRÉATION À LA SECTION ESSAI	87
REPRODUCTION DE LA JAQUETTE DE <i>LA VIE DEVANT SOI</i>	89
INTRODUCTION	90
1. L'INSTITUTION DU TEXTE	94
1.1 Étude de l'inscription du destinataire	94
1.1.1 La catégorie culturelle	94
1.1.2 Les interlocutions explicites	99
1.1.3 Les indices implicites	104
1.2 Étude de l'inscription du destinataire dans le cadre générique	105
1.2.1 Type de performance sollicité par le genre	105
2. TRAJECTOIRE ET CHAMPS	108
2.1 Prisme de la psyché de l'auteur	108
2.2 Étude de la posture et de la trajectoire de l'écrivain	110
2.3 La rhétorique du lecteur	115
CONCLUSION	118
BIBLIOGRAPHIE	I
MÉDIAGRAPHIE	III

PREMIÈRE PARTIE

Il était une fois...

I

Entre les murs

Album de nuit

(1993)

Les Peaux-Rouges pour crier portaient une main à la bouche,
ce qui avait pour effet de saccader le cri, de le tronçonner,
lui permettant de s'échapper petit à petit au long des jours
car il est probable que, lancé d'un seul trait comme leurs flèches,
cet immense cri qui les rongait par le dedans
aurait tout pulvérisé.

Roland Giguère

C'est le premier son qui a du mal à sortir ;
il est, en quelque sorte, la clé de la porte qui sépare
mon univers intérieur du monde extérieur :
mais jamais il ne m'était arrivé de sentir tourner cette
clé sans effort.

Yukio Mishima

Ô Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit.
Afin que je m'en aille et que je disparaisse.

Victor Hugo

Pasé...

Autrefois, je prenais pour la vie. Je croyais aux fées qui vous murmurent dans l'oreille et vous entraînent par la main vers des mondes où le ciel s'accouple avec la terre, où le soleil prend des teintes mauves sans surprise. Je croyais aussi aux voyages sidéraux et aux empires extraterrestres, les films m'avaient convaincu. Je m'étais même inventé une fée toute personnelle. Je discutais souvent avec elle de choses impossibles ; elle me racontait le pays où le temps ne passe pas, habité par un peuple où personne n'a de nom. Cette seule idée m'inspirait mille rêveries, et nous passions comme ça de merveilleux après-midi. Je l'ai perdue de vue à l'âge où on ne voit plus rien, quand les femmes prennent un tout autre sens et l'étourdissement de la jeunesse côtoie la folie. Plus tard, en essayant de la retrouver, j'ai écrit ça, qui a quelque chose d'une prière... Je me sens con de commencer en parlant des fées. Ce qu'elle nous fait faire, la nostalgie. J'ai beaucoup changé.

« Ma fée naquit là dans le soir. Les étoiles maquillent mes souvenirs. Elle pleure dans la rosée bleue de l'histoire d'un monde fait d'ailleurs et de cheveux de braise.

Combien de récits reste-t-il à raconter ? Combien de cœurs en fourniront la peine ? Et combien de mots muets ?

Mon cerveau vagabonde, pendant que la fée pendue à mon cou chante la mémoire d'une poignée d'hommes. J'ai quelques rêves en lambeaux sur les lèvres, les joues bouffies par le scintillement d'une larme, les yeux embrumés...

Bonjour mesdames et messieurs, je cherche la magie. »

Oui, c'est bien ça, je croyais, ou quelque chose comme ça. Maladroit.

Papier...

Je n'ai pas eu la chance de naître vierge. Comment commencer ? Mes papiers sont tachés de villes sans nombre, lourds comme moi d'histoires anciennes...

Tôt le matin, parfois, avec les yeux d'un enfant qui s'endort, je me risque dans la ville. Tout est si calme qu'on croirait le monde entier parti sans moi ; pas un ronflement d'automobile pour me salir les oreilles, presque personne pour tuer l'espoir. Quelques passants, en tenue de soirée ou déguenillés, qui sortent de l'ombre ou rasent les murs, dansent parmi les décombres, tentent de me convaincre qu'il faudrait dire quelque chose. N'importe quoi. Moi, je leur répète que j'ai la tête pleine de livres, de documentaires et d'émissions télévisées, la vie en chute libre et qu'il y a déjà des solitudes à la tonne qui ont fouillé les replis de la nuit, que je peux citer ; des tas d'images, de phrases et de paragraphes, tellement d'hommages que ça fait un bruit pas possible dans ma tête. Je marche longtemps. Je leur réponds aussi, au hasard, pas trop sûr :

À mesure qu'elle s'éloigne de l'aube et qu'elle avance dans la journée, la lumière se prostitue, et ne se rachète – éthique du crépuscule – qu'au moment de disparaître.

Ils se laissent rarement impressionner par ce Cioran. « Il est probablement déjà mort celui-là, qu'ils me disent. Comment t'arriveras à te raconter si tu ne parles pas de nos rêves ? Il nous arrive de reposer dans le ciel, tu sais, de voguer loin là-haut, au-dessus de la mer, par-dessus de profonds arc-en-ciel, d'inventer des archipels de coloris démentiels. Les hommes sont tous pareils. On finit au même endroit un jour ou l'autre. »

Ça, je le vois dans leurs yeux barbouillés de soucis, de sommeil et de crasse, et je m'enfuis avant que la furie reprenne. J'imagine, me laisse aller. Méli-mélo... Je veux bien, cette nuit, parler d'eux, comme on crie des insultes aux étoiles. Ils ont peut-être raison ? Comment faire de ces taches de somptueux tableaux ? Surtout cette nuit, prisonnier de mon bureau comme je le suis. Me laver, repeupler le vide. Débordant de papiers brouillons, mon bureau. Ma lampe, le seul soleil disponible. Si seulement j'arrive à sauver quelques morceaux d'écriture, pour la mémoire, à les rassembler, en mosaïque... Modèle réduit bon marché. Des morceaux, comme celui-là :

« Frapper l'air
reposer dans le ciel !
ramasser ses décombres
reposer dans le ciel
prendre la mer
le très profond arc-en-ciel !
ramasser ses décombres
fuir la terre,
la mer
le très profond arc-en-ciel
coloris démentiels !
Voler ! Voler !
plumes
coloris démentiels !
Archanges, etc. »

Ce soir, il faudra peut-être raconter l'histoire d'un dieu qui eut peur de vivre...

Si on n'a pas écrit ça dix mille fois, on ne l'a pas fait une seule. Voler ! voler ! Regarder les oiseaux me donne à moi aussi de telles envies de légèreté, à en oublier pourquoi je prends la peine de soulever mon tronc tous les matins et d'emmerder les gens avec mon histoire : d'ailleurs, quelqu'un l'a bien racontée avant moi. Je peux écrire :

« Allongé dans mon lit, entre les murs nus de ma vie, je me laisse emporter par un flux aérien ; l'air est chargé de sel ; le soleil frappe l'eau lourde en médailles ; mon œil voltige sur la beauté sourde ; les aisselles tendues, le coton houleux des nuages... vue à titre d'aile, aller par-ci par-là, se nourrir de volutes, de rayons moelleux, aimer tout et rien, sauf le vol, le seul repos. Vénétrer un repas de terre, virevolter dans les images paisibles de la mer, mélancolies. Batre l'air de cette joie peureuse des enfants ; demain est pour toujours sans visage, phosphorescent, sans souvenirs ; j'ai une soif sans limites, et pas envie de revenir... Je replonge, meurs et lévite. »

Le problème – ma chambre en a contre ma volonté –, la moindre petite envolée m'est interdite... Vraiment, on en a déjà trop parlé. Et de l'océan alors ! Moi qui aime tant regarder l'océan. Pourtant les oiseaux volent et la mer existe toujours... Il se fait tard. Les restes de ma vie me rattrapent. Miettes. J'ai quelques histoires, contes, pour commencer. Tout ce qu'on accumule comme étrangetés.

La métamorphose
Conte à l'usage du vide

Chapitre I

Les difficultés d'être plume

Le matin brillait de rêves vertigineux.

1

Il était une fois un explorateur qui venait de très haut, poussé par les vents. Dans sa chute, le frimas, cristal d'insouciance, laissait tomber sur lui une pluie capricieuse, une averse de bonbons volés et de voyages mystérieux...

La terre l'avait de nouveau attiré.

2

Mais la terre l'étourdissait ! dans leur long périple, ses yeux avaient cueilli deux étoiles poudrées, parfumées d'amour et de franchise...

Que rapportait-il ?

3

Des bazars ? Des lippées ? Un duvet exotique, éclatant d'orient, à l'usage des cœurs lunatiques ? Personne ne le sut jamais vraiment.

On lui offrit un socle tapissé de raison.

4

Quand il se posa, le monde fut parcouru d'un tendre frisson, baigné de flammes aqueuses. Des quatre coins du monde, on admirait ce subtil diamant. Tout le monde s'écriait : « Comme il brille de rêves vertigineux ! » Il était de retour...

5

Chapitre II

L'entêtement du vide

On a dû s'éloigner du chatolement. Ce fou flamboyant aveuglait tout ce qu'il touchait ; sa tête lançait des étincelles incandescentes. Personne ne savait son désir. Cette nuit-là et les suivantes furent plus dorées que le soleil quand il brusque, se couchant en glorieux soupirs, quelques nuages roux qui rêveusement veillent. Plus un ne dormait et les fontaines pleuraient. Cherchant dieu sait quoi, il errait. À son passage, les murs craquaient et sanglotaient. Tous les fronts, qu'on pensait de fer, ont pris les teintes jalouses de la pierre. Bientôt, dans chaque demeure, on a commencé à prier pour qu'il retourne à ses flots. Sa chair irradiait ce que peu de gens conçoivent dans l'horrible et voluptueuse saison, où des enfants, à l'inventivité suave, tuent des Indiens, en retournant à la maison. Le monde est devenu une ruine.

En secret, plusieurs ont alors parlé de fantômes arpenteurs de rues, de débauches grandissantes ; tous se sont mis à maudire le silence accru par son passage ! Tandis qu'il allait toujours d'un bout à l'autre du monde, des voix se sont élevées : « Chassons cette âme démente ! Lui, ce rêveur aux yeux moirés comme des fleuves nous bloque la vue ! Ce démon nu, où larmes et sourires s'émeuvent, n'est qu'une coquille sur une page d'eau ! »

Rien n'a été fait pour chasser l'intrus. On a fermé volets et paupières : les portes n'ont plus claqué. Et le soir venu, bien que l'angoisse pressait le cœur des natifs, dos tourné, tout le monde chantait, le poing blanc de reproches. Voyant ça, le voyageur s'est caché dans l'aube.

Caché dans l'aube, il s'agrippait, se parlait : « C'est vrai, j'ai rêvé, du silence, de la paix et du chant qui naît, mais je suis fatigué et je n'ai rien trouvé, ici. Comme vous, ma tête est lourde et mon corps maladroit. Mes yeux se sont cernés à chercher l'amitié, l'amour, à saisir le temps qui passe, où je pensais me blottir simplement, hors du froid... Est-ce trop demander que deux bras de sommeil m'entourent chaleureusement, et que la terre siffle tout

près de mon oreille un petit air, une symphonie matinale ? J'ai laissé des braises dans les églises ; j'ai vu des trottoirs de tisons où paradent des fantoches ; j'ai participé à la danse hoquetante où les pendus s'épuisent. J'entends toujours le glas noir de la cloche... à la volée ! L'innocence est bien morte et enterrée ! Oui, j'ai le cœur sale ! J'ai menti ! J'ai joui ! J'ai tout consumé ! Grincez, ferrailles, sonnez, machines hurlantes, joies sales, démentes, sonne, ville aux pensées ballantes ! Hystéries ! Je cherche un homme. »

Personne n'écoutait le penseur aux dents jaunes, les yeux tournés vers la lampe de tristesse aux sanglants nuages. Peu importe, il pensait à de féroces adieux, à des rendez-vous glacés, à des rêves sauvages... Il parlait aussi aux rochers : « Tu vois, un crépuscule sec s'est glissé dans nos têtes. Regarde là-bas, le grand vent de l'oubli se lève ! Je n'arrive pas à me souvenir quand je suis né... Je ne sais même pas si j'ai reçu le baptême... L'atmosphère est devenue si vite lourde que j'en ai les talons tout calleux... »

On l'oublia ; les trottoirs purent recommencer à gémir, les murs, peuplés de mirages, à palpiter. La vie reprit son cours. Lui, seul, perdu dans la vapeur d'un soupir, parlait de ce ciel et de son chant secret. Il regarde et attend toujours. Un visage s'est écroulé et veut en finir. Rien ne change jamais.

Des centaines de contes et poèmes comme ça, égarés pour la plupart dans le dépotoir des papiers perdus. Souvent mauvais. Ceux-ci connaîtront probablement le même sort. Même rassemblés, à quoi bon ? Pourtant, quand nous parlions moi et ma fée – Mélopée tiens, puisqu'il faut donner un nom à tout de nos jours, c'est une question d'étiquette –, les choses autour de moi, lampadaires, arbres, maisons, les mille babioles qui nous rappellent qu'on est bien là, prenaient tout à coup leur juste place dans l'ordre du jour. Les chansons de Mélopée peuplaient le monde de possibilités infinies. Il me venait d'étranges facultés : voler, voir à travers les murs, soulever des choses avec la seule force de ma pensée, voyager jusqu'à la constellation du Centaure... Parfois, j'y retrouvais le pays hors du temps, parfois c'était ailleurs : on y faisait la révolution avant d'aller souper, des empires naissaient et mouraient, des rois puissants partaient en quête d'éternité au bras de leur reine, les animaux commerçaient avec les hommes et ceux-ci avec de drôles de créatures. Tout cela était vrai ; ce ne sont que des histoires. J'avais même un tiroir plein de pistolets à photons, pour combattre les armadas ennemies. Quand je rentrais, je racontais tout à ma mère. Elle m'écoutait, l'air sérieux, attendant avec souci le dénouement de mes aventures : « T'as pas trop couru de risques quand même, crapaud. » Elle m'encourageait... C'était une femme exceptionnelle, malgré l'absence... Je refuse d'en parler.

Aujourd'hui, la vie n'est plus aussi réaliste. Je frappe sur la table, mais n'arrive pas à m'y faire. Je cherche Mélopée, contre mon gré vraiment, dans toutes les femmes que je rencontre. C'est tellement quotidien chez moi que je pourrais raconter tout en un l'histoire de mes amours. Jamais arrivé à leur dire quoi que ce soit, qui j'étais, ni à quiconque d'ailleurs. Si seulement cette nuit pouvait finir, avec ses velours glacés et son confort silencieux. Le chant de Mélopée m'accompagne chaque fois que la force me manque. Je l'entends : « Il était une fois...

Une enfance oubliée par mégarde
le silence privé de ses contours
Elle rêvait comme une fleur
mes lèvres s'assèchent,
creuser des couloirs d'eau
grand jour dans la poussière, dans le soleil,
au fond d'un dédale, entre de vieux hommes,
les murs scandent mon nom
je me prosterné dans les coins du murmure,
les tombeaux m'attirent,
l'humour aussi
Je veille, en armes. »

Sous l'œil chancelant d'une feuille qui tombe, j'ai revu tout à coup l'empreinte d'un paysage bien connu de moi. Je la transcris, pour la mémoire. Tout ce qu'on retrouve quand on fouille un peu dans les vieux papiers...

« Les paupières rouges, le jour s'est allongé, a déposé briques, sourires et reflets.

Une plume tombait comme les plumes tombent.

Sans m'en rendre compte, quand je t'ai échappée, ma joie, je suis tombé tout près d'un souvenir,

pendant de tes terres, bleues au fond de l'espace.

Mes pieds devinrent lourds d'un million de larmes, mes épaules, figées dans l'obscène posture des montagnes...

Femmes, des mondes à détruire ! J'ai voulu violer tes yeux...

Après, mon corps croula parmi les monuments, et l'arôme mouillé de la mousse perça le temps, l'allée pavée jusqu'au creux de tes seins.

Mais mes mains n'avaient plus la force de parler.

Depuis, de cette heure frêle et rayée de noms, je ne vois qu'un rayon qui voyage très loin, tout près de toi, parfois. Toi, qui enflames les pierres. »

« Toi, qui enflames les pierres... »

Elles qui ont la froideur de la durée. Je m'attarde sur l'essai d'un poème au cimetière, qui date déjà, quelques années... Où on va pour se familiariser avec la plus sûre des demeures qu'on aura à habiter, je trouve une paix que je ne retrouve nulle part ailleurs. C'est drôle comment l'idée de crever me donne des ailes ; c'est un charme des plus fins que peu d'entre nous savourent à sa juste mesure. Quand la joie de vivre me pousse naturellement vers les voies sans retour, j'aime m'oublier dans l'histoire des pierres... Les cimetières m'ont souvent sauvé la peau. J'en aurais besoin cette nuit.

Au cimetière des hommes.

le vent annonce un ballet silencieux,

les pierres sont des soldats multiformes,

sous les peupliers résonnent les cieus.

Il devait être près de deux heures de l'après-midi quand j'ai écrit ça. Je gardais des tas de souvenirs au creux de mon ventre. Les pierres tombales riaient du ciel ; les épitaphes parlaient de mondes lointains ; la vie, ma vie, soupirait par élans... Ma vie, aux seins crachotants de fleurs autographes. D'autres fleurs pendouillaient des scènes désuètes. J'y suis encore, malgré le temps. Comment dire ? Carcasse en sursis avec connaissance de causes... C'est ça.

Tout est si doux, tout s'en va.

L'herbe luit.

comme une vague écume blanchit les rivages.

Tant de vieillards ici ont bien mangé.

Je marche et pourtant pas en paix.

Entre les promesses, entre les heures,

les rires oubliés, les glorieuses couchées...

partout dans les tombes.

Lancer des paroles froides. Je m'en suis botté, ai mis le chapeau, me suis fait violence... Les vivants laissent des fleurs ; les morts se gargarisent de pétales, tellement ils n'en ont rien à faire. Voilà une voix que je connais ! Rien ne m'a troublé. J'en ai contre ceux qui clament haut et fort : *La vie est belle !* comme si on allait tout à coup oublier le reste. Parlez ! pierres... Pas très moderne.

Pitié, chuchotez-moi vos pensées !

Ce doit être bien beau de ne pas être seul

Tant d'ombres rythment les rues insensées...

Blanc et Noir. Tout un tout l'autre. Toutes ces bribes ne forment pas une idée... Père m'a si souvent dit : « Savoure les paysages, écoute ce que tes yeux te disent, vois les frissons du soir courir sur ta peau. Accorde les rythmes comme les silences emplissent les espaces de musique ; apprends toutes les langues, soupes bouillantes, apprends le silence... » *Écoute, ton cœur fredonne l'équilibre d'un clair de lune, serait un bon début de chanson. La la la...* Sais-tu pourquoi on se suicide tant, papa ? Quand je marche entre les pierres, ma tête cherche mon épaule — fini les angles droits — et entonne des hymnes rassurants...

Soutiens-toi de la parole des arbres,

le souvenir des herbes jaunes

soutiens-toi des couleurs des mouvements et des saveurs

soutiens-toi de l'exemple des pierres

qui redeviennent sable et poussière

soutiens-toi des papillons

la pulsion des corps à corps

entre l'enfance et la mort de la sueur perle

du silence, c'est le centre de l'homme...

(répètez)

Tout ça n'a pas de force quand on est seul. Il faut répéter, répéter...

*Que rien ici ne pousse, que le vent
que rien ici ne vive, que l'ennui
et les vers et la nuit qui vient, que rien ne bouge...
qu'ils aient toutes les voix, n'importe,
je n'ai plus d'oreilles pour le silence.*

J'aurais dû écrire : Je n'avais pas dix ans que je criais, creusais, pensant semer des fleurs : je n'avais pas vingt ans que je m'appuyais sur la peau froide des pierres, le corps aux dimensions extraordinaires et les yeux déserts.

*Au cimetière des hommes
Il y aura de bruyantes rivières
Et mon sang sera bleu chair inattentive
J'aurai longtemps cherché l'attention d'une femme,
d'un ami, et comme tous, j'aurai trop parlé.*

Joyeux non ? 2000 ans, ces problèmes. Ce soir, ce n'est plus possible, il faudrait que je sorte, que je boive, crie et fôrme comme tout le monde. Tant de gens sont passés près de moi. Je repars. Aux portes de la nuit, une simple mélodie me rassure, berce mon cœur... comme j'aimerais qu'elle soit vraie. Il lui faut un titre à cette mélodie...

Pensées aux portes de la nuit

*Belle aux yeux d'or
le ciel n'a pas inventé l'étoile
ni même le reflet de ta lumière*

Quand je te vois, voilà que je ris, que je danse
sans trop savoir comment tout me parle de toi.
Quand je te vois, la beauté murmure ton nom
et j'entends cet écho résonner sur mes lèvres.

Si tu me demandais : « Pourquoi ? » je te dirais :
« Les ruisseaux scintillent au fond de ton regard,
les nuages pensifs lancent des éclairs doux,
si doux que la terre elle-même s'en étonne,
les villes claironnent des reflets sur la mer,
tout parle de ton passage, tout déraisonne,
tout chante, tout brille, tout aime ! et moi, je rêve... »

Si tu demandais : « Mais pourquoi ? » j'ajouterais :
« Je ne sais pas, amour, mais je soupçonne l'aube
de se lover à l'horizon de ton sourire
et d'étendre quelques rayons éblouissants
sur tes joues, sur ton cou et sur les longs frissons
paresseux qui longent l'océan de ton corps. »
Puis, la tête pleine d'apartés, je dirais :
« Une simple mélodie me rassure, berce mon cœur.
Elle parle de toi, ruisselante et soyeuse. »
Je me tairais, mettrais mon âme dans tes bras,
Pour que nos corps ne soient plus qu'une seule joie...

Belle aux yeux d'or
le ciel n'a pas inventé l'étoile
ni même le reflet de ta lumière

Comme j'en ai bercé des mondes d'illusions, Mélopée ! J'ai manqué d'attention, j'étais distrait... J'ai sommeil, j'ai des étoiles sur le déclin dans les yeux, qui brûlent ce qu'il leur reste de rage. À quoi bon faire semblant que tu existes encore. Quelques poèmes, quelques histoires. J'aimerais croire au visage enfoui dans les fourrures de ma mère, mais je me trompe d'époque. À l'âge des révolutions, j'en suis à construire des autels. Ce poème, pour un ami, pour charmer une belle. Douze dollars qu'il m'a rapporté ! une aubaine ! Un vrai pactole ! Pas un mot de bienvenue quand on arrive ici, non surtout pas, et ne pense pas partir avec quelque indication de ce qui s'est passé. Tous les noms sont écrits sur l'eau. Keats est mon ami. J'ai des goûts de n'importe quoi. Remâcher les formules mielleuses du passé ! Pas très payant... Tu étais là, Mélopée, chaque fois que j'ai cru que c'était vrai. L'école a négligé une grande partie de mon éducation. J'arrive à mes vestiges, éparpillés au gré des jours, sur des bouts de papier, des listes d'épicerie...

Je traverse un mur en pierre, les veines en marbre... Je revois Diane dans la lune en promenade, un visage seulement... la lune est bien usée. Je suis né sur terre en 1973, mais il n'y avait déjà plus de terre ; j'ai rêvé sur terre le reste du temps, mais il n'y avait déjà plus de rêves... Écrire un testament silencieux avant de partir. Pour Élise, j'ai caressé les montagnes, j'ai cherché, vraiment, jusqu'au fond de la vie : elle n'est plus là. J'ai écouté de sombres prophéties. La trahison est détestable ; ma mâchoire se serre. Je suis indocile et lubrique, mes deux armes contre les larmes. J'aimerais que tout s'arrête, prendre quelqu'un dans mes bras et que plus rien ne se passe... Pour les autres, mes souvenirs naissent dans leur sourire, c'est la plus belle des choses quand on n'y pense pas, l'amour encore et toujours... J'ai beau jeu... Les trottoirs gémissent encore dehors. Le matin doit bien venir un jour ou l'autre ? Comme j'en ai bercé des mondes dévastés d'illusions ! Je pourrai repartir en promenade, revoir les soupirs du jour... J'ai bien droit à une petite dérision, non, avant de replonger ? À l'instant, je m'inspire :

*Je suis heureux,
on n'est pas sérieux avant de partir
J'ai des habits aux yeux de papillons
Des foulards légers, des pompons aux pieds
Cailloux sucrés, pavés de bonbon
Songes de plumes
Je suis heureux*

Et replonge...

Le dormeur assoiffé

J'ai les yeux d'un métal qui souffre dans les forges j'ai des brasiers de nuages qui s'écroulent sur mes épaules j'ai fait le drôle de rêve d'être passé par-delà

Qui m'apportera une mer glacée de couleurs !

Me voilà dans l'idée morbide qu'on raconte aux mirages quand le froid de la nuit scintille des milliers de brindilles qui tissent le papier de verre où sommeillent le bien, le mal et le fouillis (Ça s'appelle une ville)

Qui me fera boire tout un peuple de fleuves gorgé de pastiches !

Je croque et j'avale des fers rouges dans ma promenade et je me sens l'ami des clowns pas des hommes l'ami des morts. Somnambule hurlant au trou dans la lune, je veux vivre deux fois

Il me faut les bouillonnements de torrents électriques !

Les rues chauffent à blanc les amours qui frétilent, mon cerveau se tord dans ma peau gercée en lambeaux et je sue de la pierre en gouttelettes qui sautillent et qui sifflent

Qu'on me laisse sucer le sang du pavillon des rivières !

Ces yeux se boursouflent comme de vieilles cloches mais quoi qu'on en dise j'écrirai mon testament sur des parchemins de cire. Dans ma chambre brûlée, je serai tout à fait profane

Je veux boire dans un lit détraqué de pluie verdâtre !

Je dors quand ma tristesse me fait verser des étoiles et je gobe du sable liquéfié comme un pauvre fou. J'ai trop peur de tomber dans la cendre des lubies dorées ; j'ai encore plus peur d'être seul dans ma tombe de nuit rouillée...

Histoires d'amour
Conte à l'usage du regret

Chapitre I

Le rêve blanc

Au début, deux regards brillent, sous des chapelles d'eau bleue, limpide et claire. Silencieuses, ses lèvres font des vrilles... Lui, se mord la langue... Ils réfléchissent aux grands mots qui scintillent.

- Salut, je m'appelle Fred, et avec tes yeux mitraillés de soleil, tu dois t'appeler lumière... Non ?
- Peut-être... seulement si ton nom est océan.
- Et si on faisait un océan de lumière ?

Ils échangent un sourire et boivent ; un petit peu de lune ambrée passe comme un éclair. Un frisson éveille leur peau. Saisis, les corps frétilent. Un instant, les souvenirs d'hier font peur au matin. Mais ils restent dans le soir, unis par l'habitude de sourire.

Très vite, une haleine chaude et mouillée les soulève au-dessus des foules folles et sans histoire. Ils n'entendent plus que l'unisson qui chante « fuyons le tumulte ! » avec des accents de l'étranger. Au début, ils reposent dans une blancheur ouatée et sans forme, où les cœurs s'étreignent parfois, silencieusement.

Chapitre II

Le rêve des lendemains

S'éveiller dans sa chambre. Il la voit. Quelques mots s'évadent de ses lèvres : « Il existait donc ce matin parfait... »

Ensuite, la tête dans la fenêtre : « Chut, ne rien dire, laisser le vent la bercer ; arbre, couvre son visage et sa chevelure ; toi l'oiseau, fredonne, soulève ses pensées... J'aimerais l'inonder de baisers. Qu'elle dorme encore un peu dans le matin plissé. Il nous faut un monument, lisse et beau ; entrer là, léger, sans se presser. Qu'elle dorme tout simplement sur mon épaule inerte. Silence... que le silence. »

Il voit leurs rêves qui s'enlacent dans les murs. Toutes les tendresses, tous les sourires, tous les coups d'œil, figures indiscretes et bruyantes, y vont de leur commentaire sur le temps qui passe. Elle lui a demandé une fois : « Emmène-moi loin d'ici ! »

Il voudrait que le monde devienne beau, pour que ses yeux restent de vibrants hommages : « Il faudrait décorer les villes, baigner la terre d'après-midi sur les plaines... des déluges de soupers au clair de lune, de déjeuners sur l'herbe, d'éblouissants couchers de soleil... quand la terre devient rouge. Il faut... lui écrire une lettre. Tout lui dire. C'est possible ? »

Le soleil était déjà haut dans le ciel.

Chapitre III

Le rêve d'une bonne nuit

Il s'installe, près d'une fenêtre où le soleil se parfume pour la soirée, pose sa plume très délicatement sur la page. Il a peur qu'elle s'émiette comme une feuille de cristal.

« Je Un seul geste, ma joie, aux jours d'acier, me manque ; ton front, lisse comme la soie, nous sépare ; ma main, dans l'aube émaciée, s'est bloquée : j'ai trop de vies déjà !

L'automne viendra entre nos joies liées... clairière au parc... Je ne pourrai plus t'offrir qu'une rose noire, dans les feuilles rouillées, gémissante de rosée ; l'effroi qui traversera tes yeux ; un grand fracas dans ma gorge étranglée par un long poème illisible... Tout au fond des arbres, tout ce que je n'arriverai pas à te dire. Ces interrogations que tes yeux lancent déjà quand je suis loin là-bas...

L'heure où tu entends ce cri, ce tonnerre blême, n'est pas celle du ciel, c'est de mauvais tracas... C'est mon cœur qui s'enfonce, l'écho d'insondables cataclysmes.) t'aime... »

La lettre s'est envolée, un coup de vent l'a emportée, elle, et toutes les autres. Parfois, le temps est plus calme, elles retombent, elles s'approchent de la terre. Certains croient alors voir une nuée d'oiseaux tout droit sortie du ciel ; d'autres pensent apercevoir une averse d'étoiles. Ils en parlent même à leurs enfants de ce mirage, avec respect. Il faisait nuit dans la chambre.

Plusieurs variantes, bien sûr. Dessine les contours des visages, change le décor et tout. Qui s'étonne encore devant le spectacle de violents carnages sur les draps blancs ? Le poème, *Le dormeur assoiffé*, c'est tout moi ça. Je l'avais perdu. Il est retrouvé. Le conte, il s'appelait *Prélude à l'hiver d'un noyé* avant, parce que j'étais jeune... affaire de style. Raconter tout en un l'histoire de mes amours. Océan de lumière ! Idéalisme ! archaïsmes ! Ah ! la jeunesse... Vraiment ! C'est plutôt la queue au vent que ça s'est passé, soûl d'alcool et de vagins roses. Pitoyable de mots, de mots, de mots... à ne plus vouloir voir personne au matin, la bouche en rocaïlle. Désolé, mais je dois partir ; des choses à faire. On se téléphone au mauvais numéro ? Bla bla, tu veux savoir qui je suis, personne.

Il reste beaucoup d'insectes à tuer. Mon lit se couvre de taches noires. Je suis perdu dans les naufrages de mes gesticulations. Où sont mes amis ? La nuit est longue tout au bout. Mes paupières cherchent l'oreiller. Où peut bien être Jeff, avec ses bricolages et sa folie d'éjaculer aux quatre coins de la terre ? Il avait bien compris lui des choses à l'amour. Il n'y avait pas de roses dans sa tête. Il passait des nuits entières à bricoler des babioles : fusées, bombes, tanks... Miniatures... C'était naturel chez lui, un don du ciel vraiment.

Que quelqu'un s'amène avec la promesse d'un monde meilleur ! Je pense souvent à lui dans mes promenades matinales. Le salaud, il a encore des fées qui lui bourdonnent autour des oreilles, c'est certain... J'en suis à pleurer sans savoir pourquoi, tellement j'ai d'avenir... Si j'ai mal à la tête, je n'ai qu'à ouvrir un livre. Je n'ai qu'à regarder un film, tout est là, c'est dit en couleur, par réalisme. Je n'ai besoin de rien de plus, tout est là tout chaud tout cuit. Il y a du théâtre aussi ! et de la publicité, qui est très moderne. Plus d'oreilles pour le silence... Où sont mes amis ? Luc est tombé, un édifice trop haut. Un ingénieur. Il a laissé une petite tache sur la terre... Chanceux !

De mémoire d'homme, la nuit est propriété des dieux, cortège de monstres frigides, et de l'espoir. Personne ne parle de religion. On dit que Zeus était un grand baiseur : Europe et tout. Je dis, comme ça. Je n'ai jamais aimé personne, petite bestiole assoiffée de câlins. C'est du papa maman en manque. Éric, on m'a dit, a bien réussi, en suivant les affaires courantes... Mélopée ! il faudrait que je te viole aussi. Je n'ai plus la force de soulever la terre, cogne des clous... Je me drogue toujours aux barbituriques, à la jeunesse et à l'adrénaline. Et je ne parle pas de l'hiver au dos de mes jointures, qui me suce le peu qu'il me reste de viscères. Refaire le monde sur un parchemin salopé. Physique, l'hiver. Le froid, ça me rappelle le ski de fond avec père et les bonshommes de neige dans la cour arrière de la

maison mammaire, qui sont de bons souvenirs, et n'ont donc rien à voir avec moi... J'en étais où ? Des histoires, des contes, un moment d'inattention. J'aime la vie...

C'est bientôt fini. J'ai une peur de condamné à mort du matin. Je vais m'éteindre. L'ampoule tient le coup. Mon bureau déborde de papiers. J'ai dû perdre quelque chose en chemin. Je vais tout jeter. J'en étais où ? Ah ! oui, des lettres... J'en ai conservé une.

Lettre à quelqu'un qui ne sait pas lire

Je me rappelle être passé par bien des tentations et des oublis. Les stupides nuages se chargeaient de balader mes souvenirs. Mes lèvres tombaient en poussière, qu'un coup de vent aura bue à s'en rendre l'œil vitreux. On ne fait plus la différence aujourd'hui entre une veine et des carrés de marbre.

J'ai le sang d'une saveur inconnue ; on peut le siroter sans problèmes dans l'espoir de se brûler et d'arriver à répondre au caprice d'une prière. C'est bien évident que ma bouche ne sert plus à rien, Mélopée, depuis que l'Occident a décidé que la terre était ronde ; on n'a plus le loisir de déborder.

Sais-tu aussi j'ai perdu terriblement de cils depuis que mes paupières à elles seules doivent soulever le ciel tous les matins et lui rendre un peu de cet éclat du temps où ton cri lançait les étoiles de ma gorge. Les volcans sont des soupes froides. Si seulement ta peau n'avait pas pris la saveur de la nuit. Sais-tu aussi j'ai barré ma langue dans l'espoir que tu entendes le crissement de la serrure qui chantonne ce qu'il me reste de toi. J'ai le corps tout parsemé de coins bleus ; ils me font penser à quelque chose d'extrême et de juste.

Pourtant, je revois ton corps pénétrer le mien à ne plus savoir qui est qui. Sais-tu qu'entre deux gorgées de lave que je suce directement du poignet d'un nègre à peau blanche (je suis allé le chercher en Afrique spécialement pour la couleur), je ris beaucoup, je rigole, on penserait par manque de lèvre, mais c'est plutôt que je sais : de nos jours, on ne peut pas tomber au bout du monde où des monstres avec les dents pointues ne font que penser à l'amour.

Ne va pas t'imaginer que je me promène comme ça sans but et qu'un continent m'empêche d'atteindre l'Inde. Ne va pas croire que la mousse qui parseme les angles de ma peau, que la perte de mes rotules et l'absence de tout parfum me découragent et m'éveillent à la solitude. On n'est seul que dans une foule.

Sais-tu que je ne vois plus très bien ? Là où je suis, je peux me permettre d'en rire. C'est la seule chose honorable à faire. Le monde est vide et si petit. Je ris d'en avoir pour si longtemps à être habité par un peuple de toi. Oui, je rigole bien sur le bord du monde. Au revoir Mélopée.

Il n'y a vraiment rien de plus à dire. Quelques bribes me reviennent encore. *Elle s'appelait Espérance*, racontait mon père, je ne sais plus pourquoi, avec toutes sortes d'exagérations... Avant de dormir, je crois. Je ne rassemblerai jamais tous mes fragments de nuit. C'est peut-être ce qu'il voulait dire. Si seulement j'étais peintre ou photographe ! Plus faciles, les collages... Cinéaste ! La roue tourne Mélopée. Les amis sont partis, d'autres arrivent ; mes amours connaissent le sort des idoles. Faut pas chercher à savoir. Les veines éclatent dans mes yeux. Tout à dire, probablement jamais. Raconte ton histoire, papa, vas-y :

« Elle donnait des ailes aux drapeaux de Russie, quand les campagnes s'éveillent et se couchent. Toujours, portant des épingles à sa bouche, elle s'habillait d'un rien : robe à froufrous poilus, chaussons pointus, foulard au lainage d'argent et de blé, lèvres bouclées de chansons et yeux colorés de saisons... Ce qu'elle était belle !

Je me souviens de tout ce qu'on disait d'elle dans le soir, lorsqu'on l'entrevoyait jouir sur l'horizon ; quand l'homme mirait l'homme, ainsi sans raison, seul, près de la lune au sourire dérisoire...

Ses seins, comme ceux d'une mère tzigane, aspergeaient les terres de clameurs laiteuses ; et nous combattions, sous sa jupe joyeuse, nos âmes : steppes des automnes profanes ! Ça, c'était la vie !

Je me souviens... »

Bla, bla, bla

J'entendais rarement le reste de l'histoire. Je partais, je l'admirais... Toujours là-bas, oui, là-bas ! Allons-y compagnons ! Dans les siècles de mon cœur, des Amériques, cheveux au vent, fanions claquant aux antiques désirs, commençaient à planer sur mes pas de feuilles mortes !

Sans le dire à personne, j'ai dansé avec elle et les étoiles, j'ai rêvé d'amour dans ses cheveux de paille ; le bonheur scintillait au chant des drapeaux perdus ! quand il me parlait des révolutions, du temps des enfants aux visages barbouillés de fleurs, que de joies de cristal au fond de mon cœur, libre, ailé de mes silencieuses passions ! oui, là-bas ! allons-y, compagnons !

Tout était si grand, si glorieux... Compagnons ! Pourquoi alors cette nuit... ce chant est une catastrophe. Je pense à elle dans sa froide beauté, et j'ai les yeux du noyé qui a faim de terre, gonflés, irrémédiables crevés. Vraiment là, je n'ai plus de force, plus d'émotion...

Elle s'appelait Espérance ! racontait mon père... Elle s'appelait Mélodie !... dans une voix sans écho... Mon père a vieilli ; moi aussi. Je me fais tout petit devant la télé qui gueule, tellement c'est grand de vide. J'aurais voulu lui demander quand j'étais né, pour connaître la suite. Le matin qui résonnera bientôt. J'ai du travail, des courses à faire, des amis à voir, une femme à aimer. Un autre échec. Il n'a pas de chanson, ce drame.

Je vais m'étendre maintenant. Dormir pour de bon, c'est ça... Je le confesse : le soleil est beau. Il ne brille pas que pour moi. Où j'en suis ? Ah oui ! au chant du Cygne, comme dans les vieux contes et poèmes.

Chanson sur l'oreiller

Laisse-moi décorer tes yeux
de soleil, d'amour et de vent

L'orage tragique pleure
crépuscule des nuages
philosophes admirateurs
flotter au matin de tes seins
ta peau colorée de perles
auréolée de basilic
là où dort l'âme des idoles
des fées se chapeautent les ailes
elles rient, dansent, elles chantent
elles sont au bal, et je rêve
dans leurs habits frivoles, l'air
vole, elles flânent et je rêve
si doux, si doux
une larme, comme au théâtre
voltige sur le drame de tes lèvres
les fées s'éveillent, les fleurs
deviennent bleues et se blotissent
tout s'esquisse et disparaît
je me couvre les yeux
qui encensent l'art de la nuit

noyée dans le ciel,
la lumière éclabousse mon cœur
les pupilles rouillées,
j'attends demain pour tout repeindre...

Laisse-moi décorer tes yeux
de soleil, d'amour et de vent !...

Voilà. Les petits cris chancelants s'éparpillent dans ma chambre. Mélopée n'est plus qu'un minuscule point à l'horizon, les ailes entremêlées de quelque contre-jour de ma jeunesse. Je n'ai plus de souci. Elle doit avoir rejoint les autres, fée clochette, fée des dents, fée des glaces... Naïades, nymphes... et vogue la galère ! Vingt-cinq cents sous l'oreiller ! Ma vie tremble au fond de ma main carbonisée. J'ai bien fait de la brûler par tous les bouts.

À la fin, je suis encore une esquisse, mais je n'ai que la force des « au revoir », et j'ai sommeil, les orbites remplies de terre, les jambes ankylosées, le cerveau poussiéreux. J'ai peur de mourir avant mon temps. Je termine allongé le chemin des promesses aux mille visages. Si je meurs dans mon sommeil, j'aimerais qu'on écrive sur ma tombe :

Ci-git

un coup de vent qui aurait tout donné

pour connaître le vent

Je me suis noyé dans l'illusion, j'étais distrait, le monde est si divertissant aujourd'hui. Je jure, si jamais je vois Dieu, ce faible pour les féeries, j'exigerai des explications précises. Je ne me fais pas d'illusions. J'ai été un bolide ivre de lenteur. Je n'ai pas de regrets, qu'une fatigue qui me fait penser à de vieux hommes. La page est presque pleine, à quoi bon en dire plus, tout est là, mot à mot... Je ne peux plus voir plus loin, ne veux plus. Mon sang s'effraie. Mes os grincet et j'ai à peine 20 ans... pleins de pressentiments d'asticots. Un autre bon repas... des fêtes, des mariages, des enterrements, tralala. Vive la nuit, vive la vie, vive l'art. Je n'irai pas me promener demain matin. Je vais dormir à en perdre la voix. Et si quelqu'un me demande comment c'était, je lui dirai que je n'en garde aucun souvenir, que c'était comme d'habitude, qu'il ne faut pas s'en faire.

Entre la veille et le sommeil, je vois l'Espagne animer les plaintes des Gitans, une Amérique gonflée de ruisseaux d'or (c'est bien vrai, j'y habite), des femmes parées de soie d'Orient, des grands explorateurs aux yeux libres d'aller où bon leur semble...

J'aimerais être comme eux. Je ne suis pas né roi ni empereur, ni président, ni vedette, ni philosophe, ni grand rêveur, ni Dieu, ni Juif, ni rien : je suis né Frédéric de silence, pour vous servir... sans voix... Il ne me reste plus qu'à brûler ces papiers, demain, et à me laisser aller à l'étreinte de la nuit.

Feuilles volantes

(1994 ? 1995 ?)

J'ai rêvé une veillée funèbre, une fête païenne... Je regarde la scène et j'en suis le centre. Ma peau est étendue : je sens des caillots dans mes veines. Mon œil ne pleure plus ; mon corps n'a plus de peine. Je vois du dedans comme du dehors... dédoublé, pas tout à fait un. Mon cerveau tremble, un tas de gélatine... mon cœur, un quartz froid au fond de la poitrine.

Un long glas retors heurte les parois du ciel... des formes d'ombres bleues et vertes... Le vent se dresse et lèche la statuette du gisant calme. D'étranges prêtres drapés apparaissent... les maîtres de cérémonie. Des femmes étoilées surgissent de nulle part, se pressent près de moi, impudentes. Habillées de larmes d'acier, leurs dents ardentes vont croquer mon orteil. Elles revêtent des masques et vagissent. Croqueuses de mort.

Venus d'une lointaine naissance, des enfants à peau jaune lancent dans l'air des morceaux de vices et des triangles de nuit : ils créent un nouvel astre ! C'est un magnifique désastre ! Ils cherchent à renaitre. Des seins de terre pendus à des yeux de lait singent des mimiques anciennes par couplets. On appelle le soleil ! Qu'il vienne ! On implore la bénédiction de la Lune, rond de chlore !

Les prêtres m'entourent. Leurs voix rouillées trouent le ciel d'éther, s'écrient : « Le feu gronde au centre de la terre ! Nos pupilles brillent, nos yeux pétillent et nos lèvres se barbouillent de mots très chauds ! Chantons ! Que nos esprits fourmillent d'incantations terrifiantes ! Que la bête entre ! Tentations, passez sur nous comme un vent de tempête ! Malins esprits, offrez-nous le don de la fête ! Peuples libres, guidez-nous hors de la nuit ! Reprenez ce vers, le compagnon, ses vertèbres ne le supportent plus ! Voilà notre destin : rires, pleurs, désirs : de lui, gardons ce festin ! »

Je me vois, toujours étendu, immobile... Les femmes se frottent sur les flancs du mort. Elles mangent des tisons ardents. Les enfants ont le nombril livide... ils crachent des étincelles. La veillée commence, mes pieds frappent le vide... et frappe et frappe... l'appel cogne le ciel, les démons se réveillent ; la ronde tape et tape ma poitrine... et tape et tape... ils me surveillent : « Notre frère ! » crient les vieillards ; « Notre fils ? » gémissent les femelles au sexe glissant ! La danse a tout masqué, les tambours résonnent ; l'orgue gronde... antiques frayeurs, éclairs de fer, géantes nébuleuses, pluies de crèmes gluantes...

et tape tape et frappe frappe...

Je me transforme en animal, pas encore homme. Prêtres, femelles et enfants forment un chœur : « Tuons ! Bavons ! Rongeons ! Que son sang s'écoule de nos veines ! mangeons sa chair bouillante ! » qu'ils grognent de hautes gorges où giclent des ancêtres et des sourires gris... Ils me mangent et j'y participe.

Partout, des portes claquent. Le carnaval bruit. Solstice. Le cortège transporte l'homme et son ennui ; et les prés frémissent, les oreilles bourdonnent, les gamins s'épuisent et fuient... drame ! le ciel tonne chez la pudique Asie ; tiens, elle soulève son lobe... Nuit, prends ton globe et tes visions d'agonie ! Nous avons le jour et des bijoux, tintamarres et discours ! Je n'existe plus, je revis.

Soudain, crac, le monde se fend ! La terre s'émeut devant les bordes de souvenirs qui dévalent les crevasses. Chantons, mon corps verdâtre rougit, cherche le chemin si longtemps chuchoté des vivants ! Les lendemains frissonnent... Chantons ! Chantons ! Le ventre des femmes se fend ; des eaux se brisent ! Le sang clair de l'autre retient son souffle ! Naît soleil ! Je suis un.

Voilà, débarrassé de ce rêve.

Choses à faire : Appeler Mélanie, finir le Voyage dans la lune, aller chercher la paye, faire les commissions, poster le formulaire d'assurance.

Mélanie 666-1241

1212 de la Chevrotière

Québec, Qc,

G3F 9H6

« Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. » (Cyrano)

Acheter du poulet, des olives...

621-1236

Je n'aurai jamais le temps de tout faire !!! Travail d'Université à remettre demain en plus... Maman veut que j'aille manger à la maison.

11 août...

À conserver. Ça pourrait faire un bon texte.

J'aime le matin. Je ne me rappelle pourquoi. Je n'ai pas souvent l'occasion d'en profiter. Je suis toujours endormi soit mort, ou aux études, ou au travail. L'autre jour, en sortant d'un bar, j'ai aimé une fille sur les plaines et me suis réveillé à l'heure charnière du jour et de la nuit. J'ai déjà vu un film, français je crois, où ils attendaient l'heure bleue... une sorte d'idéal de silence... pour une fois que les Français se taisent. Je ne pensais pas qu'elle existait cette heure. Il n'y avait pas une brise, pas un bruit d'automobile, que du silence. C'était vraiment bizarre, pas le même silence qu'au petit matin. Juste avant. C'était comme si tout était devenu réel. Encore un peu sonné de la veille, je suis rentré et j'ai écrit pour la première fois en... je ne sais plus... pour essayer d'expliquer ce qu'on ressent d'être là. C'est des morceaux plus qu'autre chose, mais ça pourrait bien servir un jour.

La brume murmurait à l'âme du matin. J'écoutais, puisant l'eau de l'aurore à venir, quelques gouttelettes consolait la nuit. Pas un son ne brusquait la symphonie de mon geste. Je buvais une prière à l'ombre, à l'insouciance et au silence : mes yeux se reposaient enfin.

...

Elle est vraiment étonnante l'odeur de l'herbe si près du matin ; quel vaste accueil elle fait, quand elle se loge au creux de mes narines, pour se rendre à mon cerveau, infatigable inventeur ; mes mains badinent, mes pieds batifolent, tout cherche à bouger ; mon corps a alors l'étrange envie de revivre, de s'accoupler à ce pieux paysage qui se dépose parfois dans une femme.

...

Que disait-elle, promise à mes lèvres ?

– Dors, bientôt le jour va venir ?

– Repose encore un instant ta poitrine d'eau, dors ?

– Ne remue pas les muscles de ton visage ?

...

Mes souvenirs, puits âgés et mystiques, gardent à ce sujet une larme de Dieu au fond de leur gorge.

...

Une voix tirait des racines de mes cuisses ; mes épaules répondaient à l'invitation, déployant de larges nénuphars aux ailes de Monarque. Si tôt, la voix savait qu'entre mes doigts éclataient de petits fruits graveleux et collants, d'où sortaient de larges ampoules noires ; j'en étais moi-même conscient, malgré la résolution qui habitait mes pupilles. Après tant d'efforts, il y avait là un témoignage qui m'échappait, que je n'arrivais pas à comprendre, bien que les quelques minutes de repos déposées dans mon crâne avec la minutie d'une autre

époque (enfin, il faut voir), m'engageaient à caresser ces cloques juteuses avec la bienveillance du vieillard qui, content, sage, libre, souriant, pleure une dernière fois avant de mourir. Puisqu'il faut vivre, j'avais même considéré ces fruits, que mes mains produisaient par grappes, comme le ferment à partir duquel naîtrait la révolution que j'attendais depuis si longtemps dans les boissons fortes. Mais la tranquillité n'ayant rien à voir avec l'espérance, je pressais sans trop me soucier, portant à mes lèvres, indistinctement, le fruit et la liqueur matinale.

La voix m'a donc planté des épines dans les yeux ; mes cœurs, j'ai perdu le compte, ont resserré leur étreinte sur mes côtes ; si tôt, les paraboles se sont ressourcées ; si tôt, si tôt, il fallait tout refaire.

À les relire, je trouve le style trop pompeux et classique. Je vais peut-être arriver à écrire quelque chose de valable un jour. Je n'aurais pas dû donner l'Album de nuit. Tout garder à l'avenir. Ça pourrait servir pour en parler, si je rencontre un jour la bonne oreille. C'est encore cette image qui me suit depuis des années... une sorte de grand conte. C'est mon anniversaire demain, 22 ans... Toujours en vie. Coup de chance !

II

D'autres compagnons

Album de jour

(1996)

Puissiez-vous vivre en des temps intéressants

Malédiction Chinoise

Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre,
la terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme ;
le souffle de Dieu planait à la surface des eaux, et Dieu dit :
« Que la lumière soit ! » Et la lumière fut.
Dieu vit que la lumière était bonne.
Dieu sépara la lumière de la ténèbre.
Dieu appela la lumière « jour ».
Et la ténèbre il l'appela « nuit ».
Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

Genèse

Pardonnez-moi ! Encore une petite digression...
je suis plein de digressions... effet de l'âge ?...
ou le trop plein de souvenirs ?... j'hésite, je saurai plus tard...
les autres sauront !... soi-même, très difficile de se rendre compte !
enfin, je vous reprends où nous étions...

Louis-Ferdinand Céline

Il y a des centaines de manières de commencer. Il ne faut pas tout croire. Disons que le soleil s'est levé, j'étais là et ça suffisait bien. Je n'ai pas d'ancêtres, pas de génération, pas de plan de carrière, pas d'illusions... Il y a quelques années, j'ai bien cherché à sortir d'une longue nuit, tombée par erreur sur ma vie, mais je me racontais des histoires. C'est dans la manière de voir les choses que tout change. Pas d'horaire, pas de tête, pas de nom... Le temps a passé et j'ai beaucoup changé. Maintenant, je me promène à toute heure du jour à la recherche d'un je ne sais quoi de différent. Je vois les saisons passer, dieu merci elles existent encore, et me fais à l'idée que l'homme descend du singe... plus bas... Pas d'émotion, pas de pays... Je suis devenu tout à fait international, par la force des choses. J'en suis encore bouleversé.

Il faut tout dire, malgré l'impossible. Par exemple, j'ai connu la terreur à l'allure de la vieille femme plissée comme une feuille d'aluminium telle qu'elle apparaît au fond de la main. Une image. Comparaisons. J'abuse de la télévision : un ami. J'ai trop cherché à comparer déjà : un réflexe naturel. Je me trompe de début. Je veux parler de quoi là ? La peur de ne plus croire en rien. C'est ça, je me suis fait une idée bien spéciale du jour. Elle m'est apparue en revenant de l'épicerie. Un coup de vent sur mon visage... le grincement d'une affiche de restaurant... l'odeur d'une friterie... la cuisse éphémère d'une femme en jupe... le goût âcre laissé par l'abus de cigarette... Une milliseconde de sens. Pas capable de la reconstruire, incapable de la décrire. Je ralentis, regarde un peu partout... Rien. Rien que le quotidien. Je m'assois sur un banc – pittoresque, mon quartier –, et n'arrive qu'à griffonner, énumérer... Tout est là. L'impression du jour. Pas d'excuses, pas de raisons... Ça commence encore plus mal que la dernière fois. Je ne change pas.

« Autour de moi, plusieurs naissances, plusieurs morts, tout autant de mondes, infini, les cycles — créer détruire recréer —, sensibles variations, la réalité, prison, le ciel rose, traits de nuages, quelques-unes de mes larmes, de vieux sourires, de vieilles chansons, des arbres, la paix, Dieu, un Dieu de craie sympathique, le bout du monde, une peau, le frais soleil s'élève comme un ballon...

Ajouter une tempête, se poser dans son œil, au centre des poussières, des débris et d'une citerne de lumière. »

L'impossible. Les sens, l'idée, points de fuite. Une magie se cache dans la suite du jour ? Je me cherche une histoire.

En après-midi, parfois, avec les yeux d'un homme en retard, je m'aventure au coin de la rue. Un véritable embrouillamini ; klaxons, tuyaux d'échappement ronflants et vapeurs puantes se défient, rivalisent d'intensité pour s'approprier l'attention du jour. Des centaines d'ombres vont et viennent, m'entourent, me frôlent, me bousculent, avec des airs d'aller quelque part, de petits néants personnels au fond des yeux... en jupe, en anorak, pantalon ou culotte courte, selon la saison. Je sens bien qu'ils voudraient me convaincre que c'est irrémédiable et qu'il n'y a rien de rien à faire, qu'il faut se laisser aller au mouvement. Mais, tout en tentant de me retenir à un lampadaire qui passe à grand bruit, je leur répète, très anonyme, que j'ai la tête débordante d'illusions, n'ai pas demandé à apparaître ici et que, sans être des Bouddhas ou des Jésus, des tas de gens s'en sont sortis pas trop mal ; des tonnes d'architectes, de scientifiques, d'artistes, tellement de constructions... J'hésite souvent à faire un pas de plus, de peur de perdre pied. Je m'intègre. Je leur réponds, pour rire :

La parole distingue l'homme entre les animaux.

Ils m'en veulent de ce Rousseau, soutiennent que j'ai des défauts de mémoire, trouvent que je manque de sérieux. « On n'a pas déjà eu assez de problèmes comme ça, qu'ils me disent. Recycle-toi. Comment veux-tu parler de nous si tu ne prends pas le pouls du jour ? La journée est belle aujourd'hui. Les courants nous portent tout à fait comme nous l'avions rêvé. De loin comme ça, nous nous apercevons entre deux gorgées d'eau pas trop salée pour nous couper la parole. Nous pensons au bonheur tout au fond. Le silence est tellement grand qu'on en perd la ligne d'horizon. Là où nous sommes, nos membres prennent un tout autre sens. Nos bras atteignent des dimensions qui nous permettent d'envelopper les énormes rochers qui dorment dans les profondeurs. On y parle des langues si bien connues que plus personne ne les comprend. Comme ça on est sûr de ne plus faire surface et de s'accrocher au temps qui passe. On va vers l'horizon, c'est entendu. »

Je n'invente rien, je le vois dans le maintien de leurs épaules mitraillées de panneaux-réclames, d'avenirs meilleurs et de joie de vivre. D'accord, pourquoi pas les mimer, comme on danse pieds nus sur l'asphalte chaud ; ils disent peut-être vrai. Comment nommer l'empreinte laissée par le jour ? Me griffonner, devenir une marque indélébile, gober le vide... Un brouillon.

Comment commencer ? Disons,

« l'histoire d'un très vieil homme, mort d'avoir voulu être un dieu, et de la porte de son passé. Derrière la porte : ébats dans les frissonnements de l'herbe, voler, la houle, instants, gloire, papilles gonflées, boissons bucoliques, souvenirs, un ruissellement serein, des flots déchaînés, îlots, tourments, désirs. Il lui restait quelques pages, blanches comme des rues sans nom, si légères à décrire les chemins du ciel... »

Encore, j'imagine. Ou...

« Un vieillard ferme une porte

s'accroupit

me regarde

Il pleure deux fleuves de sable...

Je vois

des gestes

me bousculent

le fond des yeux

Parlez parlez

liesse dans les profondeurs

silence dans les langues

toujours plus loin

c'est ça vers l'horizon

et bien souriant, etc.

Puis, une coquille vide pend au bout de mon doigt

légère friable

Je me tourne

une brise légère m'arrache l'idée

le vieil homme devient repos

calme voluptés secrètes... »

Il est peut-être temps de raconter l'histoire d'un homme éperdu de rêves.

J'essaie, je tâte. Quand je me sens perdu et vieux quelque part au milieu du débordement des hommes, il me prend l'envie de me fixer. Je me demande pourquoi le soleil n'est pas toujours jaune. En Afrique, il témoigne des époques qui passent ; ici, tout le monde s'en fout, un accessoire, abordable de plus... le soleil de ma vie, bla, bla. C'est relatif chez moi, et j'en viens à ne plus savoir quoi faire de mon corps, à me demander pourquoi je me démène à vouloir décrire le jour ; ils sont millions à ne pas y être arrivés. Et tout ça pour un sentiment, une façon de voir, je note.

« Soleil de terre, terre de soleil, soleil de mer, mer de soleil, soleil d'ombre, soleil aérien. soleil de la nostalgie, soleil de sable, paupières ensoleillées, soleil bleu (etc.), reflet de soleil, soleil de nuit...

Danser sur la mer ocre du Crépuscule — plus de jaune ! — l'Aurore, une terreur tout enfantine. Des rumeurs m'entourent, une haleine.

Que dire du plein jour, de la lumière miroitant dans le pressentiment aqueux de l'attente nocturne ? »

Voilà le problème, un espace en révèle un autre et l'univers est infini ; un pas, un mot, au café, à l'épicerie, sur la page, et c'est tout de suite les problèmes de traduction ; la moindre erreur me propulse à des kilomètres des hommes. Je garde des photographies, des tableaux, des films, des lettres, des n'importe quoi que je ressors quelquefois afin de me souvenir qu'il s'est produit telle chose dans ma vie ou qu'une personne qui m'est chère passait par-là, m'a donné ça, a existé le temps d'un jour, d'un mois, d'une année. J'ai des images qui me permettent de reconstruire des saveurs, des événements, ou l'existence d'êtres que je n'ai fait que regarder lorsque tout m'appelait à les voir. C'est mémorable, toute une vie. La raconter, une autre affaire. Pas dans d'autres langues, le français suffit pour la confusion. *C'est une langue belle, aux accents d'Amérique...* J'aimerais tellement pouvoir tout dire... parler de toutes ces choses qui donnent un sens à nos gesticulations. Troglodytes que nous sommes. Que peuvent une larme, un sourire, une grimace ? Je cours après ma vie.

L'Anamorphose

Conte à peupler le vide

Chapitre I

L'essai du jour

1

Il était une fois un homme un matin comme les autres. Il sort du lit, prend une douche rapidement puis, comme tous les matins, court à la cuisine préparer son café. Des rayons de soleil percent la fenêtre et glissent sur la table en acajou verni. Tout est silencieux.

2

Il jette un coup d'œil dehors en vissant le couvercle de la cafetière. Deux pigeons se battent sur la galerie. Ils se battent ? C'est un combat très affectueux. Ils se bécotent, donnent des coups d'aile... L'un essaie de chevaucher l'autre, sûrement pour le massacrer. Va-t-il intervenir ? Non, c'est naturel. Son esprit est plutôt lent le matin. Les pigeons persistent un moment, ailes basses balayant la neige... C'est une douce violence. Qu'est-ce qu'ils font ? Il comprend : « Ah, je vois, c'est le printemps ! Les amours ! Et il n'est pas sept heures ! »

3

Il met la cafetière sur le feu et part s'habiller, tout souriant, comme la saison l'exige. Dans sa chambre, la radio hurle toujours, surtout pour l'empêcher de succomber aux attraits de son lit. Il enfle son pantalon ; l'animatrice récite les nouvelles du jour, les massacres et les misères du jour. Il écoute, d'une oreille plutôt distraite, persuadé qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

4

Habillé, il ferme la radio et se rend à la cuisine, où la cafetière crachote — ça sent bon le café —, en pensant à toutes sortes de vies qui se terminent, d'univers qui disparaissent, chaque jour, sans que ça change quoi que ce soit. En sucrant son café, il jette un œil par la fenêtre pour voir où en sont ses pigeons... Il n'y a plus que les traces de leurs ébats dans la neige... Le ciel est bleu ; belle journée de printemps.

5

Il prend une gorgée, première gorgée de café, la meilleure, et imagine tous ces gens qui pourrissent. Eux aussi ont bu, fait l'amour, contemplé un coucher de soleil, aimé, détesté, peiné, survécu. Il reste quoi de ces existences, de ces mondes intérieurs ? « Il est vraiment très bon ce café... » Il s'approche de la fenêtre pour sentir la douce chaleur du soleil : « Je ne pourrai pas en profiter. Trop de travail. »

6

Il imagine toutes ces personnes qui s'entre-tuent, se violent, qui gesticulent comme des possédés. À quoi ça rime ? Il se souvient d'avoir lu quelque part que plus de soixante milliards d'êtres humains avaient vécu sur la terre depuis le tout début de l'humanité. Il se demande : « Que reste-t-il de toutes ces vies ? Rien. Quantité négligeable... C'est l'espèce qui compte, pas l'individu, vrai ! C'est minuscule la vie d'un homme, microscopique, presque invisible... Une vie d'homme ce n'est rien... que de la viande qui parle, un homme... »

7

Dernière gorgée de café ; son rituel matinal est terminé. On n'a pas idée de l'importance des rituels... Viscères, vers et salive : bouillie humaine ! Une pensée lui traverse l'esprit : « Pourquoi je me tue à me lever chaque matin, à travailler, à accomplir des choses ? Que restera-t-il de ce que je suis ? Voilà... » Tout allait à merveille ce matin.

Chapitre II

La faiblesse du vide

Il a très vite compris qu'il lui fallait sortir : « Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce qu'il me faut ? » Il est allé dans la rue, a quitté les chemins moins fréquentés, s'est approché avec précaution des grandes artères. Ombre parmi les ombres, il a regardé toutes sortes de gens passer, sans les arrêter, sans émettre le moindre son, écoutant plutôt les jugements insolites prononcés par tout un chacun sur la journée : « Je n'arrive pas à me souvenir quand je suis né... » « Qu'est-ce que je vais manger ce soir ? » « Je vais faire quoi de ma vie ? » « Y a pas de toilettes dans le coin, faut que j'évacue... » « Le travail rend libre ! » « Si seulement Dieu pouvait m'écouter. » « J'ai mal au cœur... » « Je me l'enfilerais bien cette fille. » « Je ne veux pas mourir, j'ai la chienne... »

Il laisse faire quelque temps, mais sait que le matin ne dure pas, alors il plonge, demande des explications à un homme sans visage, pas mal habillé, pas bien habillé, ni grand ni petit, ni laid ni beau : « Il me faut du palpable ! On le sait bien, les montagnes et les forêts et les parcs et la lune et le soleil et l'espace — qui ne sait rien — et la mer — qui clapote... et les fleuves, les rivières, les ruisseaux, les sources — où je bois parfois... et les canyons aux poussières profondes ! et tout ce sable dans les plaines ! les fantaisies louvoyantes des saisons ! les cités aux bourdonnements glacés ! limites irrégulières... égarements, rêveries inexistantes ! toute l'Amérique quoi ! cette fâcheuse habitude, un décor de carton, un horizon de contours, ne trompent personne... Il me faut une terre de légendes ! L'amour peut-être ? L'éloignement me permet de croquer le flanc des falaises. Je le dis, c'est possible... Mais le collage a la vie dure ! Les yeux des hommes sont à la source de tous les paysages. Je regarde autour de moi... Toujours ces surfaces. J'ai beau frapper un mur de pierre, un homme, n'importe... Je n'arrive pas à m'expliquer cette impression. Il faudrait nettoyer la situation. Tu vois cette femme qui marche seule sans bien me connaître ? Tout est là. Il faut que je parte. Réparer le monde... Tu peux me dire d'où je viens, qu'est-ce que je fais et où je vais ? »

La figure d'homme l'a contemplé quelques instants. Le matin brûlait tranquillement ses dernières poussières de rêve. Plus une chose ni un être n'avaient de nom ; la figure d'homme et lui se résorbaient dans le moment qui forme toutes les langues, avant la confusion, avant le désir. La figure d'homme, un peu embarrassée, lui a répondu. C'était la

fin ou le début, selon l'ordre du jour : « Tu es des nôtres. Le monde n'a pas besoin de toi ni de moi, de personne en vérité. Mais tu es là. C'est ça ton problème, pas autre chose. Comme moi, j'ai un nom, pour la différence, un travail, pour l'échange, et plein d'organes de satisfaction personnelle... Mais je cherche toujours le bonheur, qui est un mot, pas un état. Le problème, vois-tu, est des plus simples. C'est la vieille énigme de celui qui voit. Il voit tout ce qui l'entoure, trottoirs, arbres, paysages, hommes, tout, peut même les nommer. Beaucoup s'en contentent... sans cesse que la terre continue à tourner. Mais on y arrive tous un jour. On s'aperçoit. Comment voir son œil ? La question qui résume les autres. C'est impossible. Il n'y a qu'une manière, c'est le reflet. Et encore, comment être sûr ? c'est pas l'original. Les plus grands l'ont dit. C'est ça le problème, le reflet. Le reflet, tout est là. Des combinaisons, des demi réflexions, agencements et fragmentations. Et des œuvres sublimes ! des sciences subtiles ! Du plus difforme au plus clair... sans commencement ni fin, qu'une ondulation, un frémissement dans le jour. Pourquoi tu penses, toutes ces histoires qu'on se raconte ? Reflet ! ... »

L'homme a repris sa route en riant, s'est perdu dans la foule, un mirage indélébile. Lui, il l'a regardé partir. La vie s'était arrêtée. Un visage prenait forme dans une formidable confusion. Le monde changeait à une vitesse folle.

C'est ça, j'ai toujours rêvé d'un monde bien à moi, où je pourrais enfin m'entrevoir, parler à mon propre rythme... des images... Encore j'essaie de raconter des histoires, des contes, sur des bouts de papiers que j'égare volontairement, pour ne pas me fixer, pour être certain de ne pas m'accrocher. J'en garde quelques-uns, comme celui-là, pour la nostalgie. Parfois, je me promène, allant quelque part, chez un ami, à l'école, au travail, chez une belle, allant nulle part, chez personne, et me demande où sont passés ces espoirs et ces rêves, toute cette vigoureuse jeunesse, cette époque bénie de la vie, où on peut tout dire sans conséquence, quand l'histoire reste à faire et le temps n'a encore brisé aucune promesse. Je rêvais de devenir vétérinaire, une partie de moi préférant la compagnie des animaux à celle des hommes. Un jour, la navette spatiale passe au-dessus de ma ville au dos d'un Boeing ronflant... Mon rêve : devenir pilote de navette. Je descends une pente de ski, le vent folâtre à mes oreilles, mes yeux pleurent, je suis skieur olympique... Né dans un monde coupé en deux par un énorme mur, qui faisait bien toute l'Europe, je me voyais général des forces libres, prêt à tout faire sauter, au nucléaire... et vlan ! les Russes... Fallait voir ça sur la carte du monde, U.R.S.S. sur fond rouge. Impressionnant pour un enfant. Ce n'est pas tout, mais à quoi bon s'attarder. Plus tard, j'ai cherché à montrer ces mondes de larmes joyeuses qui me composaient, j'ai inventé des images qui disaient mes joies et mes peines, mais je n'en parlais à personne. Je me suis même cru poète un jour, c'est dire la naïveté. J'ai entendu parler de conteurs à l'origine du monde, qui connaissent au bas mot 50 000 vers, comme ça sur le bout de la langue... Par cœur ! de là, ils improvisent. Alors, je n'y pense plus.

Aujourd'hui, tout est devenu si réaliste. Ça s'est passé... ça s'est passé. Je sais que le monde s'effrite tranquillement. Tous les murs finissent par s'effondrer ; des milliers d'autres poussent, c'est la roue... Pour arriver au centre par contre, c'est le dédale. J'en ai déjà parlé. C'est tout peuplé de nuit... Je cherche un havre, une épaule où reposer, j'essaie de comprendre sous quel angle il faut entrer dans la vie. Moi, ça a souvent été la tête première. Mais j'ai des idées, des manières de sensations, que je note, que je tâte. Je voudrais que le jour dure un peu plus, avec son magma d'ombres et ses bombardements d'illusions. J'arrive parfois à me faire comprendre ; ça ne dure pas. Je ne suis jamais le même... trop de Fred on croirait... comme tout le monde... Je pense à la douce mélodie de mes rêves et reprends force. apprends par cœur les histoires qui m'aident à marcher jusqu'au soir... Sur le vieil air des débuts, une sorte d'idéal : « Il était une fois...

Ébloui du midi

dormir dans la maison sortir
Renaître ailleurs, simplement,
jeune et frêle

Une cloche tinte

immobile

Une idée de femme

éclats dorés
nous sommes seuls toi et moi
l'amour danse le lait de l'amour

Une plage

les vagues lèchent nos rivages
la claire lune fouette l'eau

Certaines Amériques sont des prés

je brouterais silencieusement
hors de tout
sans souci
des herbes un peu plus bleues
aux saveurs d'étoiles. »

En admirant une femme passer, même en morceaux comme ça je me retrouve. Il fait si clair. J'ai griffonné ça tout à l'heure... une saynète. Je la transcris ici de mémoire... comme preuve, pièce à conviction que je cherche. Ça s'appelle *La machine*.

Un homme de nulle part m'aborde, sans savoir que je ne suis pas là...

« Rien n'est clair ! » commence-t-il.

Toujours Lui : Les villes étant beaucoup trop grandes pour soutenir l'idée de charpente, le geste routinier du jour généralise l'attrait de la main-d'œuvre.

Moi : Comment tout détruire, s'extasier devant le multicolore d'une journée ? Comment savoir si on se promène dans la bonne rue ?

Lui : Bien... la pensée machiniste surpasse la machine.

Moi : Tiens, le soleil au collier bleu.

Lui : D'ailleurs, la marche mobilise beaucoup d'engrenages...

Moi : Mais je ne marche pas ?

Moi : La flaque dans la rue a l'œil posé sur le monde, mais puisque le soleil n'y est pas, je ne la juge pas... Comment bouger dans la foule : yeux vides, yeux tintants, yeux fuyants, yeux fous, un regard, yeux vitreux, yeux lents, yeux posés, yeux rêveurs peut-être ? L'œil est habitable, j'en suis sûr, tous deux par deux... Ne pas y penser : il n'y a rien. Dis-moi... et cette femme qui a les cuisses si sensibles ? les vapeurs organiques touchantes ? »

Lui, désespéré : L'invention transforme l'imagination en action !

Moi : Je sais bien que différentes doctrines sont impliquées dans la construction d'un trottoir (s'il y en avait un) et que mon désir de toucher cette femme n'est pas partagé par tous... Ça doit être un peu par tristesse que j'attends sous l'arbre d'où je peux voir les affiches vides (dont l'absence me donne tout de même faim) qui ondoient à la surface comme des peaux d'hommes. Me voyant autrement, je sais bien que je ne suis pas là. Tiens, l'arbre est transparent.

Lui, battu : C'est la réalité !

Je l'ai : Ses bras dansent comme des cheveux crépusculaires et ses seins ont le goût salé de l'ébat sauvage (il fait très chaud) qui ruisselle comme l'odeur piquante du pain.

Lui, résigné : Et pourquoi tu inventes toutes ces femmes calquées sur les devantures des commerces ? Pourtant, bien des choses bougent.

Moi : Lundi, j'ai rendez-vous avec Mélopée, mais je n'y pense pas, puisque que je construis une représentation automatique. D'ailleurs, je ne peux pas aimer sans toucher un corps et sans connaître l'étendue des malaises de ma vie. Je suis dépouillé et je me sens nu de silence, rien d'autre de moi n'existe.

Lui : Mais la vie rend la ville, la femme et son théâtre inconcevables ; quelle idée d'inventer des lieux avec tant d'endroits où se perdre !

Moi : Je ne comprends rien...

bla, bla, bla...

J'ai alors couru jusque chez moi, de peur qu'il me frappe.

« Inventer des lieux avec tant d'endroits où se perdre... »

Je m'essaie encore à quelques poèmes. Pas vraiment... chausse-trappes, pièges... j'éparpille mes rêves sur le corps du jour, les rêves de la nuit d'avant. Celui-ci m'est revenu au Lavoisier ; je ne savais comment le décrire, me suis laissé guider par l'angoisse.

C'est bien moi ça, à tout démembrer, à l'idée fixe. Défaire ce monde en mille miettes, reconstruire un autre ordre. Les éléments sont limités, même les anthropopithèques le savaient. Mais ha ! l'esprit est sans limites, invente des langues, des pays, des univers insoupçonnés. Il n'y a qu'à aller voir dans les bibliothèques. C'est phénoménal ! astronomique, depuis le tout début...

— *Nuit* —

J'ai touché une Inde singulière et mystique.

*Au pays de roche cette femme pleurait
portait des orbites de silice violette
sais aussi superbe l'horizon était plein
de vaches — et le ciel se droguait de signaux
étranges vagués comme un rideau de suie
Maison basse, un accueil dans mon œil frigidé
Taché de sympathie
Un toit fermé d'os rouge poudreux de noir
2, visions gorgées d'eau latente, féminine*

Ce rêve a duré mille ans. Je transcrivais les images comme elles venaient, traduisais en mots d'hallucinantes désolations... et me demandais pourquoi j'avais peur et pourquoi cette peur persistait, avait un rapport au jour. Ça faisait longtemps que la terre était bleue comme une orange, mais là elle prenait tout autre sens, tout autre. Un monde rouge et noir, une plaine de rocaille et de sable, une ancienne flamme à mes côtés... de petites cabanes, dômes, en roche... Une odeur de silice dans l'air... Un drame sur le point de se dénouer. Une vieille femme sort de la maison, avec quelque chose d'une mère. Comment dire ce qu'on ressent quand la terreur de la vie devient si sinueuse ?

— Jour —

J'ai teinté l'Inde de tampons vert-iris.

Haut lieu suspend la craie le train, soudain, allait

la femme (une autre) innée ouvre ses yeux

sur moi liquide et là parcours continental

une idée de ville à portes s'effrite

La réception fripée se peuple de plaintes

tranchées, cet homme luné de soleil

Bassement étonné, des sèves s'accrochent

souci sourd, au grain jaune couplé

Ces combinaisons étranges me libéraient de l'impression du rêve, le rendaient compatible. Les collisions dévoilaient un segment de l'histoire, un clin d'œil... une parole qui devenait sensée, un monde singulier dont l'élaboration me libérait des formes fixes. Ce besoin d'ordre chez l'homme. Le jour se fragmente, je le voyais là, se décompose au regard. Cette langue m'était indigène mais inconnue. Garder un fond d'archaïsme.

— La chose —

L'amour se transforme

dans le temps des souffis, deux visages suivent

le sillon de l'image où s'écoule du vert

L'une des femmes a grandi c'est certain puisqu'un sein

fait une religion qu'on prêche sur mes lèvres

Animaux sulfureux dont la tâche est connue

2 libère l'espace

s'élève au visage aspergé par la vie

il suffit de rougir, d'avoir un début

Je me rappelle, toujours rêveur, déjà un homme, entre deux mondes, libéré de la nuit sans être taché de jour, avoir eu le réflexe, le besoin de transcrire au moins le mouvement de l'image, sans en faire une histoire, tel quel. Ma vision se vidait à vue d'œil.

— L'éveil —

*je deviens l'indo-américain
où se pulvérisent des milliers des millions
de météorites (c'est le prix de l'espace)
qui vont éclabousser l'éclat de mes épaules
la parole me manque et le matin m'effraie*

Joyeux non ? et tout à fait clair... Du sexe, un drame, des complexes, tout pour faire une belle histoire. C'est la base. Je mens... Tout devient tellement confus autour de moi : le jour se désagrège, se démembrer. Je suis le cours, je mange, je fornique, ris et pleure... Toute la vie monsieur. Tous les éléments me tombent dessus, épars, suintant l'irréel. Je me démène du mieux. Je mime, je mime... J'évite de sucer l'amour aux quatre coins. Midi vient, au centre de tout. C'est sans compter sur les amoncellements, les nuages... J'ai connu si peu de gens. Parfois, on manque d'attention. C'est là que ça nous tombe dessus, sans avertir, en milliards de particules élémentaires.

les parapluies les parasols les fenêtres
oublés
les terrasses les statues
les hommes les femmes
dégouttent tout autant...

Ça ne finit pas...

« Je ne me fais plus d'illusions ! Je mime ! » Je me tue à le faire comprendre à Jeff. Je l'ai revu au dépanneur. Les amis vont, viennent, les amours aussi. « Il va bientôt être midi et je suis complètement détrempé. » *L'Averse* a dégoutté sur l'autre page. Pas d'abri bien sûr, ça serait contre mes principes. « Tu connais le problème du parapluie ? Sans toile, l'armature seulement, tu crois que c'en est encore ? Pare-pluie, parapluie... » Il me retrouve, c'est un vieux dialogue entre nous. « Je me demandais ce qui t'était arrivé aussi. Je commence à voir plus clairement, à passer mes yeux à grande eau comme ça. J'en suis encore au tout début de l'histoire, fraye mon chemin au centre de l'explosion... Extrêmement révolutionnaire si tu veux mon avis ! » Il sait que je rigole, on en a déjà si souvent parlé... des explications qu'on aura avec celui qui nous a fait le coup de la vie. « Je me prépare à tout raconter. Mon quinze minutes de gloire ! Il me manque quelques armes pour affronter la nuit, mais j'ai bon espoir. Je ne crois plus aux fées je jure. Non, je te dis, même Mélopée. » Il m'a toujours trouvé un peu fêlé, m'aimait comme ça. « Heureux moi ! voyons j'ai tellement d'avenir, de voir ce qui va se passer dans 200 ans... tout à fait vivant ! 2000 ans ! » Je vois où il veut en venir, pas la peine que je me débâte, il demande :

— Tu as fait quoi tout ce temps ? Tu écris encore ?

Saligaud !

Je n'ai pas le choix, il ne me lâchera pas... « J'ai cherché l'amour, l'ai trouvé même ! les parois défoncées de la joie ! Je remonte à la surface des choses, à l'instant... Peu importe la matière... Oh ! belles, des océans de lumière... Le cœur en feu, avec style ! Je leur ai tout dit, *belle aux yeux d'or, le ciel n'a pas inventé l'étoile ni même le reflet de ta...* Brûlé les quatre horizons... mon coffre aux saveurs secrètes... *Voudras-tu m'aimer alors,* je leur ai dit ? Tout dit, oui. Quoi d'autre ? Le marchand d'aube est aphone... J'ai découvert. Pas d'indications, faut se débrouiller. Si j'écris encore ! Je n'ai pas le choix vraiment. J'ai même récolté, rassemblé, quelques morceaux. Une mauvaise nuit. Il y a des années déjà... Un album, un bocal. J'ai de nouvelles cicatrices aussi, accidents de toutes sortes, tu comprends. Là j'en suis à parcourir le corps du jour, aux déclarations liminaires en vérité. Je décortique, fais feu de tout bois. Mais plus d'illusions, ça non ! Rationnel, tout à fait ! De la joie... de l'humour et tout ! »

Je vois bien dans son visage qu'il ne croit pas un mot. J'ai faim, soif, midi approche. Il a le même sentiment, nous nous connaissons bien... amis d'enfance. Il se rend compte que j'ai encore des problèmes de mémoire, que je ne veux pas en parler.

2000 ans ! Toujours les gens vont, viennent, par-dessus nous, nous frôlent, par-dessous nous, tout un peuple. Je voudrais rentrer chez moi, me reposer, mais la faim, la soif. Jeff veut faire renaître la magie, reprendre la route : « Allez, viens, on va boire un coup ! » Mouillé comme je suis, je ne peux pas refuser. Il se dérouille la glotte, tout recommence :

*Quant à cet effronté, qui peut chanter pendant
Que Rome brûle, elle brûle tout l'temps...*

Midi

— *Diurne* —

La lente décadence du plâtre après
une averse
parfois même, les montagnes aux parois statiques
exposent leur secret mouvement
Érosion

— Fleurs de pierre —

Les ombres pétrifiées disparaissent réintègrent
leur première demeure

À la fin la grimace primitive
l'indifférent mouvement que composent
le feu, l'eau, la terre, l'air
la matière des vies des natures des sens
Les villes mourront aussi
l'œil rivé sur le soir !
La sueur des travaux
le résultat du travail
les débordements humains
la représentation

— Moi —

Prélude à l'amour

Conte à l'usage des lendemains

Chapitre I

Le regard blanc

Au début, les gestes sont si fragiles qu'ils me font penser à des perles froides. Un souffle, un murmure, peut les faire s'envoler en une nuée de rayons cristallins.

Ce sont des temps bénis ; il faut les saisir au vol, de peur de les voir partir loin là-bas à l'horizon des moments perdus.

J'aime ces temps de vie, j'aime quand ils portent ton nom.

« Tiens, voilà une mèche de cheveux qui glisse sur ton front, puis s'écoule gracieusement le long de ta tempe... »

« Tes lèvres se serrent, trahissent une indécision soudaine... »

« Sans m'avertir, un ruisseau de rires jaillit de ta gorge et plonge joyeusement dans mon oreille... »

Au début, il y a aussi ton profil au hasard d'un rideau sombre, et quelque chose qu'on n'ose pas dire, tellement elle n'est pas censée être. Ça nous fait le monde tout différent.

Ça commence par un mouvement d'épaule, une hésitation dans le regard... Je ne saurais dire par quoi, en vérité. Mais il y a de ces gestes que l'on oublie pas.

Et voilà que le temps passe sans que l'on ne sache trop comment ni pourquoi.

Chapitre II

Le souvenir des crépuscules

Au début, un jeune homme marche dans le matin, sur un chemin où l'on ne devine que quelques cailloux. Pas la moindre trace de ceux de sa race. Ses bottes se fendent... Il est tout habillé de poussière...

S'il y avait quelqu'un pour croiser son chemin, il lui demanderait sûrement :

- D'où viens-tu comme ça ?
- Je ne sais pas. La première chose dont je me souviens, c'est qu'un matin comme celui-là, le cerveau encore plein de rosée et de brume, je me suis levé, sans savoir d'où je venais, et je me suis mis à marcher, comme ça, sans trop comprendre...
- Et où vas-tu ?
- Je ne sais pas. Je suis cette route, au hasard, et je rencontre parfois des gens, je les aime, je les déteste... Je pense parfois à eux, la nuit, quand la solitude fait grincer mes os. J'ai vu tant de choses...

Le jeune homme passe son chemin, comme s'il avait quelque rendez-vous qu'il ne pouvait manquer. S'il s'était arrêté pour entendre une dernière question, n'importe laquelle, il aurait répondu sans une hésitation : « Je n'ai plus de rêves... les rêves tuent les hommes. » Il aurait poursuivi sa route, sans jeter un seul regard en arrière.

On aurait vu une larme briller au fond de son œil...

Chapitre III

La vision des mille et un jours

Ce matin-là, tous les horizons et toutes les heures se paraient de la majestueuse symphonie du ciel. Le jeune homme s'est dit : « Le monde serait-il devenu vide ? »

Comme en réponse à sa question, une voix lui a répondu : « Regarde là-bas, regarde ce grand arbre dont les feuilles se déploient comme un long voile vert à travers lequel dansent, ça et là, au rythme des caprices de la brise, des fantômes jaunes et éclatants qui ressemblent à des lucioles géantes. Tout dans le ciel semble attendre quelque événement incroyable qui viendrait perturber l'ordre des choses... Regarde les nuages qui restent timidement en retrait sur la ligne d'horizon, à la manière des constellations que l'on voit parfois, les soirées claires d'automne. »

C'est alors seulement que le jeune homme l'a vue, elle, devant ce paysage, le dessin de sa joue, le mouvement de ses lèvres, les petites rides qui couraient au coin de ses yeux lorsqu'elle souriait. Une jeune femme tout habillée de fraîcheur. Il s'est vu aussi... ses souliers usés, ses vêtements loqueteux. Il a senti la poussière qui s'était amassée sur son cœur durant toutes ces années.

Elle lui a dit :

- Viens, viens sous l'arbre, nous allons rêver un peu...
- Tu me raconteras le matin ?
- Oui, viens, je te dis, viens...

Et pour la première fois en longtemps, le jeune homme a fait un pas hors de son chemin, une petite main blottie au fond de la sienne, une main qui parlait de choses à venir...

Parler des préludes...

J'aime les préludes, parce qu'ils se maquillent d'infini. Au début, il y a ce sentiment secret : ensuite il y a les mots qui me reviennent en mémoire entre deux rêveries. Ce conte, je l'ai ajouté pour l'ancien titre... *Prélude*, justement, à l'époque.

Je les ai tous revus : Jeff, Élise, Diane, Luc, Mathieu, Marie... Le temps file. Je me construis des décors. J'y mets tout le monde, tel que ça s'est passé. Je vieillis, trouve un style particulier de démarche, c'est personnel. J'essaie de parler le moins possible. J'écoute la rumeur, le bruit de fond qui forme le tissu du jour.

Le temps presse. Je rassemble les éléments, érige les fondations. Les amis, je les reverrai bien le long du chemin. Je cligne des yeux fréquemment pour surprendre l'impossible. Élise travaille dans l'hôtellerie. Jeff, je le quitte à peine, m'a dit ne plus arriver à comprendre les regards qu'on lui lance parfois. Il ne dort presque plus ; le matin, il peine à retenir quelques lambeaux de l'étoffe du jour. Il s'accroche. Je crois qu'il n'est pas seul.

Je me tiens au coin des rues, allonge mes bras, dépose dans le vent de frivoles baisers en papier mâché. Ma contribution personnelle. Je ne cherche même pas la pureté ou toutes ces fadaïses qu'on nous apprend très jeunes à chérir comme des idéaux... Je vois mes amis, mes amantes quand je veux. La cohérence manque, le tête à tête suprême, qui me permettrait de réellement me taire et de vivre sans explications. J'adore le silence, sous la forme de sensibles vibrations qui se faufilent entre deux bruits. C'est l'harmonie. Je relis des livres aimés, revois les meilleurs films... à cause des scènes, scènes de la vie quotidienne, des vies silencieuses et passionnantes. Babioles, bagatelles, fariboles... Tant bien que mal, je m'y accroche. Et la foule que nous sommes bouge avec tant de facilité quand on n'y pense pas. Il faut savoir se raconter des histoires et y croire... Bienvenue sur terre tous ! Bienvenue.

Le jour baisse. Les dieux de tout temps ont laissé aux hommes le soin d'élucider le jour. Inventer des religions, des précipitations de frémissements océaniques, boucheries éthyliques, empires déserts... Tout le reste, c'est l'histoire. Je pourrai bientôt soulever le monde. Qu'Atlas se repose ! J'ai un tas de projets d'envergure. Raconter comment on peut refaire surface, replonger. Et l'amour, c'est essentiel ? Je ne sais pas. J'arrive chez moi, me prépare à la recomposition... Mais j'oubliais, pour l'album, encore deux ou trois petites choses... Comme cette lettre qui m'est tombée dessus quand je revenais de travailler... un hasard.

Mon ange,

C'est une place publique où l'on se promène comme dans un parc. C'est une belle journée d'automne, et si on lève la tête au-dessus de la cime des immeubles – il faut être très grand pour savourer la vie de nos jours –, on peut voir au loin les arbres qui agonisent en des explosions rouges, oranges et vertes, si éclatantes qu'on croirait presque voir un ballet de lampions chinois colorer le ciel.

C'est une place publique où l'on se balade nonchalamment comme si c'était tous les jours dimanche. Et s'il nous prenait la folle envie de regarder de plus près, nous verrions, entre les promeneurs, les marchands, qui crient du fond de leurs yeux « Achetez ! achetez ! Il y a le bonheur ! », les amoureux, qui flânent ça et là main dans la main, et les lécheurs de vitrines aux poches plus pleines que leur tête... s'il nous prenait la folle envie, oui, de regarder, de nous arrêter et d'écouter, on y verrait un vieil homme à la mine ni triste ni gaie, qui remue tout le temps des lèvres comme si on avait inventé trop de prières pour une seule vie, et qu'il essayât quand même de toutes les dire. On y verrait aussi un petit enfant aux lèvres roses, aux yeux perdus dans une sorte de confusion vert émeraude, portant une simple laine grise pour tout vêtement. Il est juché joyeusement sur les épaules du vieillard :

« Comme le temps passe ! Y a tant de choses à faire ! Regardez-moi tous ces gens ! Allez, mesdames et messieurs, achetez-vous un petit moment, un pour le réconfort, un autre pour le bonheur ! c'est ça, un peu de temps pour vivre, et pour la beauté de la chose ! Temps à vendre ! Temps à vendre ! Oh ! oui, comme le temps passe ! et ça ne revient pas ! Temps à vendre ! »

De temps en temps, l'air tout à fait sérieux, on le voit faire un petit signe du doigt à l'enfant ; l'enfant approche son oreille de la bouche du vieillard :

« Regarde bien les yeux mon grand, c'est là qu'on peut voir si les hommes ont encore la force de rêver. Il n'y en a plus beaucoup aujourd'hui. Regarde cette femme, à peine 40 ans et son visage cherche déjà le repos de la terre ; et ce jeune homme : il a 2000 ans dans les yeux. C'est qu'ils ont perdu la foi. Ils ont trop cherché le bonheur et ont oublié de vivre. Même les amoureux ne savourent plus les moments qu'ils passent ensemble... »

L'enfant répond, incrédule, du haut de sa naïveté : « Mais de quoi ils vivent ? »

Le vieillard lui dit, vide d'illusions, du fond des âges : « De justesse, mon enfant, de justesse... » et poursuit son chemin, les sourcils en broussaille et le regard clair : « Oui, y a du temps à vendre, mesdames et messieurs ! ... »

Voilà, c'est presque terminé, le soir vient. L'écho me revient. Je sais. il faut bien les utiliser les mots des autres, les mots qui passent par toutes les bouches... et moi qui voudrais en cracher des mots, qui n'auraient jamais été prononcés, pas même par un Dieu, les verser de cœur à cœur, directement, secrètement, sans qu'il n'y ait même un courant d'air qui puisse en témoigner. Mais quand même on peut essayer tout autrement. J'ai même demandé à une fille l'autre jour : « Voudrais-tu me murmurer le vent ? » Elle a passé son chemin. Remodeler tout.

Des vraies putes, les mots... Artaud avait du mérite. Il est mort. Non, vraiment plus d'illusions. L'homme s'est toujours trouvé en posture de décadence. C'est la seule manière d'avancer. On reprend des forces le jour, on croit s'en être sorti. J'ai tué la fée qui dormait dans les bois de la magie fêlée. Il reste beaucoup à faire, peu à dire. La nuit, la nuit, des soupers au clair de lune, des prières pour que le jour vienne. Je penserai à mes ancêtres. Bientôt, le déclin, le moment tant attendu. Le triomphe peut-être ! La grande confession d'un geste. Je dois le dire, je regarde souvent les étoiles, cigarette aux lèvres, et me persuade que là au moins, c'est impossible. L'espoir renaît. On croirait qu'elles ne parlent qu'à moi, ces étoiles. Tout à fait éveillé maintenant, pour la grande fête ! le grand geste ! 2000 ans, je te dis, Jeff ! 2000 ans... Où j'en suis ? Ah oui ! les présentations... Comme dans la vie.

Sortir

Bientôt, le ciel fermera sa paupière ; des pollens se déposeront dans mes cheveux. Je ne secouera pas ces poussières ; elles me recouvriront paisiblement. Je resterai seul, les bras croisés comme un vieux monument, à m'entretenir avec les signes du soir :

Les jours passeront, les semaines, les mois, les saisons.

Puis les années rongeront les pages de mes livres, mon corps ne s'élèvera plus que par orgueil, mes dents jauniront, mon souffle deviendra plus court...

Les jours passeront, les semaines, les mois, les saisons.

Qu'aurai-je accompli ? Mes articulations chercheront souvent des manières de repos, ma bouche aura prononcé des millions de mots, mes mains, peut-être caressé des centaines, sinon un millier de femmes... Je m'accrocherai aux vestiges fuyants de ma recherche.

Les jours passeront, les semaines, les mois, les saisons.

Il se peut bien, tant tout cela n'a pas vraiment de sens, qu'une seule femme marche à mes côtés, et que nous formions dans le sable le passage d'un étrange quadrupède qui me ferait dire que j'ai réussi ma vie.

Les jours passent, les semaines, les mois, les saisons.

Un jour la force me manquera ; un matin, je ne quitterai pas mon lit. Il n'y aura plus rien à dire tant la vie est bizarre. Elle sera là à me regarder comme on regarde la lune après le souper. Un matin, le soleil poursuivra sa longue promenade et je ne le verrai pas se coucher sur les joues moites de ma bien-aimée ou sur les carreaux d'une chambre trop bien lavée. Les jours passeront, les semaines, les mois, les saisons.

Un enfant aura toute la vie devant lui...

Je me recueille et salue le dernier jour... Je me prépare à partir... J'ai déjà revêtu mon habit de nuit. Presque plus rien à dire... À peine esquissé. Genèse. J'imagine, librement.

« Au début, le crépuscule se noie dans une flaque de sable, pendant que le ciel frissonne au souvenir de vieilles complicités. Les pavillons, les tendres résidences, m'ont quitté aussi. Mon corps s'habille du mouvement béant du vide, vide qui m'éveille et me poursuit, peuplé d'astres énormes sifflant sous le regard d'une pluie de langues : le nuage est supplice... Seul un murmure criard, transporté par les poussières du vent, où s'accouplent des animaux et des femmes sans peau, m'emporte loin au-delà des plaies qui hantent ma bouche. J'avale ce chaos dans le lieu de l'amour. Là bouillonne le marbre, les veines aussi sales qu'un fouillis d'étoiles mortes...

Comme l'humour est noir. Perdu, perdu, sous la dent de la frénésie. J'ai vu apparaître loin là-bas une procession de rêveries nomades devant laquelle une vague formait un visage nommé tristesse... Plus d'horizon, plus de souvenir ; plus rien, rien, plus rien que le ciel ! boire le ciel, embrasser galaxie sur galaxie comme on touche un sein pour la première fois...

Brr, mais le vent reste froid, vent du pays (c'est une idée nordique). Après, si ma langue lape, et lape, elle en éprouve tant le dédain, qu'elle se casse à mes pieds... et recommence... Ma chevelure pique... Grr, tous mes membres se crament, s'électrifient. Me voilà comme un chien enragé : je jappe, je bave devant mes joies qui se dressent et m'escaladent... Je cours dans les paysages qui se méfient ; cours et jappe et lape... Frère du vent, lapée de poussière. En écho sur de frais horizons, je balade mes milliards de puces.

Ces animaux moqueurs me donnent la soif de l'image aux yeux malades. Et je piétine et je creuse tant, que tout tremble ; cherche et creuse, et lape et jappe, et renifle (j'ai d'étonnantes capacités olfactives ; par exemple, je sens les hommes des kilomètres à la ronde : il n'y en a pas). Il me faudrait de grandes lampées de terre ! Pour que tout s'écroule...

À la fin, repolir le visage de l'harmonie... Chanter, chanter, à coups d'éclats durs, danser, danser, sous un parapluie de lumière. Puis, construire un palais pour le cortège de fées aux seins étoilés. Je n'en aime qu'une. Dans ma jeunesse, il y eut plusieurs contes. Chanter, chanter, en souvenir du monde, danser, danser, pour tout oublier. Raconter une histoire... Il était une fois... »

C'est ça, à plus tard.

III

Une marche du côté de...

Conte
(1999)

Car les chemins du jour côtoient ceux de la nuit.

Homère, *L'Odyssée*, X, 86.

Pour nous autres, cela consistait à bondir en l'air, le plus en l'air qu'on pouvait, les bras levés (cela, vu de la Lune, parce que vu de la Terre, au contraire, c'était plutôt comme un plongeon, ou une baignade dans les profondeurs, les bras pendants), c'était en somme la même chose, ou le même saut que nous avons fait de la Terre à la Lune, sauf que dans ce sens l'échelle manquait, parce que sur la Lune il n'y avait rien où s'appuyer.

Italo Calvino

Il y a des siècles fort éloignés, au delà desquels il ne paraît aucun vestige du genre humain. Peut-être qu'auparavant la terre était un soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avait produits ; et peut-être que ces animaux-là étaient les démons de qui l'antiquité raconte tant d'exemples.

Cyrano de Bergerac

Un soleil bas sur l'horizon, une estrade sans âge, pour une visibilité maximale. Le décor : terre rouge, accidents très croqueurs... Sur une planète ridée de montagnes fabuleuses, de forêts peuplées de baobabs, de chênes massifs, de séquoias mirifiques (et de centaines d'autres espèces de moindre envergure... ce qui ne les empêche pas d'aspirer à l'énormité), sur une planète bercée d'océans sans horizons, sillonnée de fleuves multicolores qui palpitent comme des veines, recouverte de plaines surpeuplées, où le vent souffle sans cesse, transportant poussières et rumeurs au-delà de la vie. Le tout est entouré d'édifices colossaux, qu'on aperçoit aux points cardinaux du regard. Qu'on ne sache pas si c'est l'aube ou la brunante. Un homme quelque part se raconte, revoit des chemins, cherche à revivre... On croirait qu'il parle à quelqu'un. Il tape sur un clavier et dialogue avec un écran, rassemble des fragments.

Je n'ai pas souvenir d'être né. Je suis pourtant plein de souvenirs. J'ai fondé ma mémoire sur des hommes morts. Très jeune, j'ai dû renier l'aube, de vieux amis et porter moi-même le soleil à chaque crépuscule. Comment faire autrement ? J'ai voyagé si loin des terres basculées, loin des villes, loin de tout, que mes pieds se sont maculés de boue, très tôt, trop... Très petit animal j'étais, imberbe ; je suis devenu poilu. Déjà sale quand mes yeux se sont ouverts. Je m'en suis inventé des existences, plus que je ne peux en supporter. Aujourd'hui, la fatigue me garde éveillé.

Mes bras baignaient dans le ciel. Partout, horizons de saphir et cordes électriques. Je ne sais combien de temps. Comment savoir ? Un clin d'œil... éboulements, tremblements... m'ont fait tomber dans des canyons impossibles et très compliqués. Violente la chute, paysage écroulé ! éboulis, spasmes, crampes ! J'ai couru sans comprendre. À la recherche de quoi ? J'ai vécu longtemps malgré tout.

Le soir, les tempes fendues, je m'élevais, franc comme un cheval, vers les plaines frétilantes. Fou galopant comme une comète en peine, je filais sur des êtres désarticulés et sans ombre ! Je me ruais sur la vie, hennissais, fredonnais parfois, malgré les cicatrices. Le goût de vivre ! Allons ! Allons ! J'ai aussi rêvassé aux portes des villes... dans les villes... mille ! cent mille mégalofoles ! Des gens se fondaient aux murs, geignaient sur les trottoirs, se plaignaient, la langue pendue, le cœur aigri. Parfums de cambouis, goût de macadam, fumée jaunâtre dans le cerveau : voilà les feux humés ! J'ai toujours les sabots brûlants et la tête atomique.

J'avoue, je suis tombé en amour avec ma nostalgie, mon doux silence. Mes genoux ont longtemps porté mon front. Comme tout le monde, j'ai joué l'éponge gorgée de fines sciences et d'ambitions satisfaites. Un jour, mon ventre s'est éveillé, des gargouillis de naines blanches. D'immenses questions m'ont alors fait rire ! Il fallait jouir ! souvent en pure perte... Pourquoi ? Une rage ! un âge ! Vivre à fond dans le pur dédain des astres, mon corps en promenade... Où est le récit ! Du début ! Comment dire ? Un vrai conte à dormir debout.

Les premiers pas

La forêt

Je commence. J'ai passé mon enfance dans une forêt bizarre. Mon père m'a raconté, un jour : « Quand tu étais jeune, tu regardais les arbres se tortiller vers le ciel et tu disais les comprendre. Tu répétais : *Les arbres cherchent le chemin du ciel depuis le début... Chaque courbature est le signe d'un périple durable.* Je me souviens m'être demandé quel drôle d'homme tu ferais. Et cette lenteur, tout ce temps ! Tu voulais devenir héros toi aussi, à refuser de bouger des heures et des heures, les pieds dans la terre... prétextant qu'il te viendrait à ton tour des racines, par une secrète alchimie... À la conquête du ciel ! » J'ai voulu le croire sur parole...

Je ne sais pas pourquoi il m'a raconté cette histoire. Culpabilité ? Ce que j'en retrace, pour ma part, la forêt était grise d'une angoisse irréaliste. Le monde tanguait à tout moment sans avertir. Sous les feuilles : torrents verts, violentes pulsions, la conscience en rut. La solitude m'a enrobé avant même que je ne sois sevré. Elle a frappé comme la foudre ! En un instant, mon enfance tombait en poudre. Après, c'est flou... Il y a eu des visions d'arbres pétrifiés. J'ai grimpé. Des milliards de sinistrés juchés sur la cime des arbres réclamaient de l'aide. Je n'étais pas seul. Père ne m'avait jamais parlé de tous ces gens.

Ma mère, elle, m'a dernièrement tout avoué : « Tu voulais tellement surprendre le jour, entre les rameaux. Les feuillages avares t'étaient le soleil violet. J'entends encore les écroulements et les amours rompus, rageurs... dans la forêt, les démesures de tes peines. Voletant sur les branches saignantes de vie, je te revois sur ce promontoire, clairière aérienne où, léger, folâtre, tu t'essoufflais au son d'une comptine féerique... Tes fêtes nous

ont séparés ! Je t'ai perdu de vue très jeune. Tout allait trop vite. » Elle m'en veut encore. Témoignages ! Contradictaires, mes parents, deux mondes !

Mais d'où vinrent ces fous aux membres démesurés ? jamais su. Je me demande... Les bruissements sont devenus des tonnerres. Les crevants orages ont tout emporté très loin de la terre ! Mes racines étaient fragiles ; elles n'ont pas su me retenir. Distract, j'ai laissé une tornade m'emporter. J'adore la tornade, quelle belle passion... ronge la peau. Les sinistrés criaient : « Les chênes ont de vieux savoirs ! Le beau feuillage des saules berce nos nuits de larmes ! » Comme on en entend de ces absurdités ! Il reste bien du monde là-haut. Plante sauvage, j'ai atteint l'orée de la forêt ; au loin, un Roc effrayant recouvrait l'horizon. Là-bas – on n'oublie pas de tels cataclysmes – toute cette belle innocence s'effeuilla ! Oui, exactement ça s'est passé... Rappelez-vous, mes parents !

Pas à pas

Le Roc

Tout se dessine... Je n'étais pas prêt pour cette escalade. Qui l'est jamais ? Le remous m'a abandonné, un fêtu, à la base du Roc. De là, roulements d'échos qui cisailent mes tempes. Je suis resté, ne sais pas combien de temps, en forme d'effleurement, pendant que tout autour de moi tombaient des flocons pierreux aux formes de lampe. Je reprenais conscience. Je lapais la sève laiteuse de l'espace... un bébé ne voulant affronter les pics qui se dressaient en continents. À les voir au loin maintenant, des frissons me viennent, mais la peur n'est plus là. Là aussi tout un peuple. Ça se débattait vers le sommet. Un tel spectacle. J'ai revêtu mon corps comme un vieux souvenir. Ces clameurs qui rayonnaient tout en haut ! Je me suis mis en route, dans ce désert aux dents blanches... Mon esprit n'en garde que des taches immaculées, vides.

Frottements sismiques, ce Roc, ce halo vide et creux, cet œil arlequin... Une tour de titans ! Une rafale égorgea le défilé : « Je suis l'antique ! » Ce grand souffle de vie ! La voix du Roc a éveillé de vieilles blessures, gonflées de pus, aux pores parés de nuitées. Genoux écorchés, mains craquelées... J'ai tant voyagé ? J'ai continué ma montée, aux abois. En chemin, soupirant à l'appel des cimes, en jupe raide et glabre, j'ai piétiné les avalanches des autels : supplications, concessions, la vie délabrée ; pierres, boues, quand on marche au pied des damnations ! Il neigeait des échos, je tombais à genoux, me relevais, pèlerin désolé, frappais, frappais, fouissais dans le Roc, me lovais aux pics incompréhensibles ! L'air se raréfiait, j'ai encore sacré... Pourquoi ? Enfin, au sommet, il n'y eut pas de repos, le Roc m'a avalé comme une langue niée !

Avalés, ma conscience et mes pieds ont déboulé dans les brumes... Au sommet, une population d'êtres drôlement costumés d'ivoire tendaient les bras vers le ciel et babillaient sans se soucier. Rien à comprendre, ils parlaient tous une langue différente. Du haut de ce promontoire – impressionnant ! on y voyait toute la terre – les fleuves bruns, rouges, noirs et parfois même phosphorescents, bariolaient l'Inde, la Chine, les Steppes, des enfants mouraient, des humains de toutes les couleurs s'adonnaient à des coutumes aussi étranges que mystiques... millénaires ! Plus à l'est, des empires pataugeaient, s'entouraient de murs aux vivants cataplasmes... Tout ça puant d'abus fangeux, d'ébats squameux, de mythiques bla-blas et reblablas ! Mes yeux s'assombrirent, le soleil m'éreintait. Je me sentais chez moi. M'en aller... Partir est devenu mon idéal, loin de tout. Voilà ! J'ai escaladé plus à fond les dernières cimes du colosse. Éventrant le ciel à coups de griffes, j'ai grimpé les lambeaux des espaces infinis ! Mais là-haut dans le ciel sinueux, moi qui pensait m'en être sorti, des tonnes d'anges dépenaillés, drogués à l'éther, à l'alcool bon marché et au miracle cathodique, formaient un triste panthéon. Et ça psalmodiait : « Dieu est en vacances, revenez plus tard... » Je me suis retourné, j'étais en orbite... Vénus sonnait le glas, un chant distingué... J'ai perdu conscience.

Je n'allais pas bien, non... faut pas croire. Des lieux ridés, remâchés, des œillades, des pierres et métaux précieux, des femmes aux seins d'argent et aux fesses d'or... des amis, un boulot... Par-ci par-là, sentant qu'on ne profère que lallations. Pris dans ce dédale, mes yeux, mon sexe, mes papilles, mon corps ! ont louché et gémi de plaisir dans le charbon mouillé de ces vicieuses ablutions ! Incapable d'en parler à personne. Oui ! la langue est un chant mystérieux ! Pas propre du tout, par contre... faut pas croire. La vie est pleine de sens, je crois, chuchotée entre deux corps jaunissants que l'étreinte rehausse. En orbite, oui, mais seulement pour tomber plus bas.

À pas accélérés

La plaine

Longtemps allongé après l'écrasement, j'ai espéré que le temps passerait. L'écorce et le sable s'incrustaient dans mes yeux, la poussière séchait sur ma peau en cataclysmes rouges... Adieux ! Je ne savais plus le nom de mes parents. C'est alors qu'une folie, l'âme sœur, un point de repos, est née dans quelque crevasse de mon cervelet. La tête fut difficile à soulever : mais j'y suis parvenu, à me lever, à reprendre la marche... Vaste plaine ! Derrière moi, le Roc reprenait sa forme titanesque, pour ceux qui viendraient. En foule ! longtemps après moi... La plaine grouillait, croulait ! sous les feux de joie. Ça philosophait, chantait à pleins poumons ! un tel vacarme, des milliards de nouveaux noms à apprendre ! Ça débordait de mille et un divertissements, c'était une révolution nouvelle à chaque instant ! Ça construisait des univers à *n* dimensions, scrutait les moindres recoins du cosmos, c'était à tout moment le nouvel âge ! distractions dans l'infiniment petit ! L'œil vitreux vers les étoiles. Mêmes les boucheries étaient propres ! Statistiquement propres... J'aurais aimé pouvoir parler à quelqu'un. Mes pas m'habitaient par milliers. J'étais perdu dans la foule.

J'ai dû traverser des nations immenses ! où ça se battait, des moissons de fer... Là-bas, on a cherché à me vendre tant de babioles, avec succès. Le fleuve coulait, j'ai longé. Corps désarticulés, imbéciles rampants, sourds, travaux épuisants, tromperies, rongeurs, suceuses... Pollution ! Mes lèvres ont goûté le sang de l'hystérie ! Assoiffé dans les forêts bétonnées, j'ai tenté de marcher à contre-courant, sans succès. Saccades, souillures, enfants violés, murs silencieux, ronron des frontons... et les ivresses ! non désirées, auréolées d'orgasmes sarcastiques, de suicides... Épaves ! Je n'étais pas prêt à me battre... Des années, je suis resté bandé ! Le Fleuve m'a emporté. Je pensais m'être noyé, je suis toujours là... Emporté ! torrents électriques ! Je disais : bandé, débris parmi bien d'autres... la mer m'est apparue entre deux clignements... imperceptible indifférente bouche vague... De

nulle part ! Je me vois... La lune et le soleil se miraient... Je divague depuis quand ? J'ai lavé mes vieilles plaies ! à l'eau salée ! Mouillons ! Mes colères m'ont fait bondir sur les flots intimes. Mes blessures suaient. Des cathédrales de cafards maritimes masquaient l'horizon ! Là-haut, des oiseaux volaient en suaires ; ici, d'épuisants soliloques me prenaient. Hanté j'étais par un si long voyage... Mes pensées de plumes plombées flottaient à la surface étale. La plaine était loin. Je ne voulais plus que dormir, ne croyais plus en rien.

Je racontais l'ascension, l'éboulement, la course folle, l'autre jour à un ami, avec toutes sortes d'observations. Dans un restaurant. Il me regarde tout à coup, et me dit : « Tu vois tout d'un mauvais œil... Ta fée perçait des trous dans les nuages, un doux roulis, des ruisseaux étoilés... Rappelle-toi, tu as longé ce fleuve d'où s'élevaient des vapeurs brunes, tu observais les moindres haillons de cet embâcle, afin de trouver l'inexprimable lacune, la bûche maîtresse des tranquilles débâcles ! Peau craquelée, lèvres gercées, chœurs de délire... Je veux bien... Mais tu savais depuis longtemps la nuit descendre comme un sabot ! Armé d'horizons idolâtres, je t'ai vu combattre, rager, hurler, cracher ! Tu as quelquefois eu des compagnes aussi, ces gens que tu as chéris, avec qui tu as tant ri... Vous étiez d'accord sur un grand nombre de choses. Près du fleuve, tu as parfois reposé sur une épaule, un sillon de féeries. J'entends les rires sonores, les réflexions profondes... N'oublie pas, tu as frôlé, quelquefois, de si près, le simple bonheur de vivre ! » Je l'aurais frappé.

Les pas perdus

La mer

J'avais placé mes derniers espoirs dans ce sommeil de la mer. C'était une mer d'héliotropes, de silence. Des bouches de volcans sous-marins, les lèvres placides, enfumaient mon sang. Quel joli paysage ! Pas une ride sur mon visage, pas une cicatrice, pas un pli de gras... Pas de formes, l'absence sans contour d'un vol tendu vers l'éternité. un clapotement... écorce d'eau effritée... Tout au fond, j'arrivais tout de même à communiquer avec la surface. La démente était une émotion lointaine, une haleine creuse, figée dans le sifflement velouté des courants. Tout allait bien. Un vrai rêve dans l'eau cotonneuse ! Mes vêtements ne crissaient pas dans le bercement des vagues, gorgées d'images confuses, sans fin ni début. Des mirages, des soupirs, me traversaient parfois. Tout à coup, un vortex, un ravage labouré d'une toux violente et glacée. Des hurlements se sont mis à me compresser le crâne, bourrant ma tête de visions stroboscopiques. Quelque chose m'aspirait comme un chiffon de ciel violacé : mes mains se sont crispées ! J'éruçais, criais, sentais l'injustice des pulsions viscérales. Mes joues, dégoulinantes d'une sorte de bave, rougissaient, se craquelaient. Des algues visqueuses se collaient à moi. Tous mes membres se sont tendus, ma gorge a craché des sons impossibles, mon regard a été aspergé de couleurs astrales. Ensuite, je me souviens avoir aperçu mon œil plongé dans le vide. Combien de temps ? Je raconte, comme ça.

...

Je me suis retrouvé sur une berge, entre les galets, où des cœurs pétrifiés s'entassaient en charniers innommables. Longtemps sans bouger. Fourbu, je chantais le mal de mer. Ma peau était d'un rose discret, les vagues rendaient hommage au rivage... Un bouillon de petites bulles d'air semblables à des perles fouettait mon front douillet. Les poings en l'air, l'estomac siliceux, sur la plage pourpre, un fort soleil vicieux matraquant ma

nuque, j'ai pesé mes mots, mes rêves et repensé à tout ce chemin parcouru. Je suis resté ici un peu trop longtemps, la tête un peu bossée. C'est peut-être ça qui me donne cet air. J'ai encore de l'écume aux oreilles. Je me suis souvent perdu de vue... Après avoir regardé quelque temps mes haillons sur la mer, j'ai observé l'insouciance s'enfoncer... Le monde était large et sonore... Ballotté d'inconnu. Ce vacarme. Une voix tirait des racines de mes cuisses. Entre mes doigts éclataient de petits fruits graveleux et collants, d'où sortaient de larges ampoules noires... Je pressais sans trop me soucier, portant à mes lèvres, indistinctement, le fruit et la liqueur matinale. Mais ça, c'est une autre histoire...

Certains soirs, représenter la lune et le soleil valsant, sous des ciels marbrés... Certains matins, mettre des escortes de colombes aux yeux pareils à des enfants. Des étrangers bavards parlent de pays imprononçables, sur une terrasse en vogue. Des hommes et des femmes se baladent côte à côte... Partout, des ragabonds saouls en habit de ville, qui connaissent les vents, sont avides de beuveries, chanteurs de pomme, autrement amateurs de froisfrous... L'homme quitte son écran, sort de chez lui, va s'asseoir à une table de restaurant. Un seul homme, un peu abasourdi, comme s'il sortait d'une rêverie. Il semble engagé dans un drôle de soliloque.

J'ai percé mes semelles de terre pourquoi alors ? Je suis tombé de haut, un oiseau de verre, le vent a soufflé mes cheveux de travers. Il me vient des tonneaux d'idées ! mieux, des souleries aux haleines funèbres, des cataractes de raisons aux dents d'un bleu furieux. Ma langue se gonfle au vent ! Et le monde, à cheval sur le vide. Il hésite, il hésite sur l'éclat du pays... Le ciel est de poussière sucrée. L'air étouffe les rochers qui sèchent sous mes pieds. C'est superbe ! La soirée est jeune. Je vais manger en bonne compagnie ! me bercer tendrement. La nature peut bien rire de mes hoquets. Je crois au dessin des arbres et aux vieux monuments, qui retiennent leurs pas. Me divertir, pour un temps, près des hommes. Rire, boire... J'ai pleuré beaucoup trop ! Après le repas, humer la peau de l'amour !

...

Un matin, en présence d'une femme et de quelques amis, je me souviens d'une marche lunatique... Je l'écoute s'élever, vers l'étoile polaire, une plainte silencieuse et mélancolique, quand même belle... On dirait la terre qui chante. Quand c'est la terre qui chante, il faut bien prendre le temps : « Ce monde-ci est libre ! Comment pourrais-je faire et le jour et la nuit ? sans pleurer sur mon ombre allongée, lente et belle ? sans marcher sous les monts, souvenirs des montagnes ? sans creuser des canyons ? sans voir une gorgée de vent redevenir une légende qui berce les voyageurs et les dépose dans le ciel comme une plume ? Comment pourrai-je faire et le jour et la nuit ? sans tout perdre de mes rêves ? sans perdre la façon de voir que j'ai tant recherché quelque part entre moi et mes vieux souvenirs ? » Personne ne remarque, c'est parfait, je vis.

Je n'aurai pas tout dit ! « Regardez ! regardez ! les Palais de l'aube ouvrent leur front riant ! » Une autre époque. J'étais si vaste que même le ciel ne me touchait pas, frénétique dans les flaques bouillantes. Imagine un monde aux parfums électriques. Tout prend des aspects bourdonnants, hésite sur des images aux ailes bleues. À quoi bon replonger ! À quoi

bon résister ? Il faudrait que je raconte ce voyage, que je cesse de m'endormir sur mon clavier. Avant que tout ne s'efface : « Cet écart entre moi et le ciel qui flottait, tranquille, comme une vague à l'aube, un miroir de soupirs, une éternelle valse entre deux étrangers. Un bruit, une immense vision ! L'air tremble, le verre éclate, tout dort. À un doigt de la joie ! Je frétille, qu'un instant incroyable et moqueur... Le ciel s'était penché pour m'offrir un baiser. Qu'un instant incroyable et moqueur ! Depuis, je vis dans l'espace. » Bon commencement. Déjà vu comme aventure... Pas nouveau !

Comment je vais vivre et le jour et la nuit ! La grande question ! Un million de dollars ! La réponse : un long silence et de l'âge. De la poussière sur un livre très vieux. C'est drôle, parfois, je me vois à côté de la terre, me sens comme un écho d'aurore entre les murs de la ville. Je pleure, parfois, pour plein de raisons. Je ris aussi, souvent, sans vraiment le savoir. J'ai tellement d'autres idées... Je me vois à côté de la terre, regarde là-haut, comme tout le monde. Je me vois à côté de la terre et il me prend des envies de voler à nouveau les restants de ma vie, comme on chercherait à s'emparer d'une ombre sous l'eau... Drôle, cette vie. Capricieuse.

Lettre au fond d'un tiroir

(1999)

15 avril 1999

Salut Jeff,

Les choses commencent à se tasser. C'est le silence autour de moi : finis les études, l'écriture, etc. Pas encore trouvé de femme qui me convienne. J'ai un travail. Difficile à accepter qu'il faille malgré tout continuer notre marche une fois que les cris et les pleurs se soient endormis. Parler, manger, boire, faire l'amour, se battre, déféquer, uriner, dormir, rire, pleurer, inventer des palais sur les ruines du temps, marcher vers la nuit à la recherche du jour, tout reprendre du début même si l'on sait que tout ça n'a pas de véritable sens, qu'un jour ça sera notre tour, qu'un jour le soleil va se lever sans nous... Nos yeux ne seront plus que deux larges puits, vides de souvenirs. Tu vois, je reprends où nous avions laissé.

C'est tout de même la chose la plus stupéfiante qui soit, cette vie. Un aller simple pour nulle part. C'est atroce de passer d'un néant à l'autre tout en sachant que les choses auraient très bien pu se passer de vous, comme elles se passent de bien des gens. Si facile d'arriver, si difficile de partir.

Combien de temps qu'on ne s'est pas vu ? Un, deux ans ? Des nouvelles ? Je pense à la mort et je suis terrifié, encore. Je me comporte comme une vieille tantine. Si seulement nous avions l'assurance d'une vie heureuse, d'un passage plus calme sur cette terre. Mais non, il faut aussi souffrir, merde ! bouger ! gesticuler, merde ! Où aller ? À quoi sert l'espoir ?

Combien de femmes faudra-t-il effleurer avant de choisir un havre ? Tu te rappelles toutes ces nuits mémorables ! Combien d'années, de mois, de jours avant que mes yeux se ferment pour toujours ? combien de combats ? combien de soirées à réfléchir à ma vie ? Sur quelle quantité d'espérance doit compter un homme pour survivre ? Il faut absolument grouiller.

Chaque jour, chaque mouvement, chaque regard que je porte, toutes mes illusions m'éloignent irrémédiablement de la vie. La mort évolue de plus en plus rapidement en moi, la conscience de cette mort qui viendra trop vite ; elle m'entoure, s'infiltré dans les moindres recoins de ma pensée, s'immisce dans les rêveries les plus innocentes, m'envahit au point

d'occuper tous les espaces de mon existence, m'empêchant parfois de bouger et de construire la personne que je suis et voudrais être. Tu vois, je n'ai pas changé. Et toi ?

Tous les matins, pourtant, je prends une douche... les lampadaires ne sont pas éteints dans la rue. Toujours aussi matinal. Je déjeune, bois un café, souvent délicieux. Après, j'écris quelques lignes, histoire de me prouver que je sais faire quelque chose. Je vis entre mes papiers, les obligations à remplir, les dictionnaires, les précis de grammaire et les livres, de vieux livres, des plumes souvent mortes, qui m'apprennent ce que je sais déjà, mais que j'aime entendre pour la millième fois : moi aussi, bientôt, je ne serai plus qu'une carcasse en putréfaction. Comment en arriver à bouger après ça ? Ne sais pas. Quoi faire d'autre ? Toutes ces gesticulations sont inutiles, puisque je vais disparaître. Voilà l'essentiel ! le cercle vicieux.

Et l'an deux mille qui vient... L'apocalypse ! La fin du monde ! Je blague, j'ai l'esprit volage. Comme ça ma vie aura eu un sens. Il faut jouir de la terre... tout ce qui importe... quoi qu'on en dise. J'aime mieux croire être un homme. Il doit bien y avoir quelque chose qui se cache derrière tout ça... Une mauvaise blague sûrement, un mauvais rêve... Le soleil crachote ses petites brindilles de lumière et il fait bon d'être ici. La tête va comme elle peut. Le reste s'efface. Une minute vient de passer... Qu'en as-tu fait, as-tu vécu chaque petit instant ? as-tu profité de cette minute ? Penses-tu regretter un jour de pas avoir porté plus attention à ces minuscules périodes de ta vie ? Penses-tu regretter un jour d'avoir si souvent oublié le présent au profit des autres temps, du passé et de l'avenir ? Voilà bien le grand problème. Nos rêves n'habitent pas le présent, mais restent en bordure de nos existences, projetés dans un passé mythifié, catapultés dans un avenir toujours meilleur. Et quelque part entre tout ça, il y a la vie, l'ici-maintenant, celle des obsessions, des actions, des malaises, des maladies, des drames, des douleurs, des fous rires, des larmes, des boutons, des habits et robes de soirée, des accomplissements, des orgasmes, des envies de caca ou de pipi, des irritations, des gargouillements, de la soif, de la faim, et tout le tralala que notre corps nous oblige à supporter. On passe de vie à vide si rapidement... Qu'une lettre ! Et à travers ça il faudrait trouver un endroit pour le bonheur, malgré l'incompréhensible !

Tu vois, c'est drôle, mais je vais de mieux en mieux... Je me libère, j'ai 25 ans. Je m'attarde déjà trop. Je sais que je n'ai pas donné de nouvelles depuis un bout de temps, mais j'émerge à peine. Je passe mon temps entre un écran d'ordinateur et un quotidien en folie... C'est difficile de refaire surface parfois. On m'a dit que tu allais bien. J'ai appris, par les

branches. Travail, maison... une copine même ! encourageant ! J'en aurais encore beaucoup à te raconter... J'attends de te voir. J'en ai besoin. On fera la fête quand on se reverra !

Fred.

DEUXIÈME PARTIE

La perspective Ajar

Analyse sociopoétique de La vie devant soi de Romain Gary

Que je le veuille ou non, puisque je m'explique ici devant la postérité, je présume forcément que celle-ci accordera encore quelque importance à mes œuvres et, parmi celles-ci, aux quatre romans que j'ai écrits sous le pseudonyme d'Emile Ajar. Ceux que la chose intéressera encore, maintenant que tout est fini depuis longtemps, retrouveront aisément dans la presse de l'époque la curiosité, l'enthousiasme, le bruit et la fureur qui entourèrent le nom d'Emile Ajar à la sortie de *La vie devant soi*. Et moi, revenu en quelque sorte une nouvelle fois sur terre, inconnu, inaperçu, j'assistais en spectateur à ma deuxième vie.

Romain Gary

De la section création à la section essai :

L'analyse sociopoétique du roman *La vie devant soi* qui suit sert de complément à la partie création. Bien qu'à première vue, le lien semble ténu entre les deux textes, ceux-ci comportent certaines caractéristiques communes qui nous permettent de pousser un peu plus loin la réflexion sur l'activité créative amorcée dans la section création, car le narrateur de *Il était une fois...* est bel et bien engagé dans une réflexion sur la création écrite et sur le langage en général, dans une recherche de l'œuvre, qui présuppose une quête de la reconnaissance de ses semblables.

Une facette de ce processus n'a pu être abordée dans le manuscrit : la réception effective (publication et diffusion). Il aurait fallu le cas échéant publier l'œuvre et évaluer son parcours (réception, critiques, etc.), ce qui est peu réaliste dans le cadre d'une démarche académique de courte durée. Il fallait alors trouver un livre dont les thèmes et préoccupations rejoignent celles présentes dans *Il était une fois...*

Notre choix s'est arrêté sur *La vie devant soi* pour diverses raisons. Tout d'abord, parce que ce roman, écrit par Romain Gary sous le pseudonyme d'Émile Ajar, pose le problème de l'identité en rapport à la langue, qui constitue un thème central dans *Il était une fois...* Les deux textes traduisent une recherche de sens passant par l'élaboration d'un discours qui remet en question le langage en tant que médium de communication, en tant que mode de représentation de la réalité.

Une étude sociopoétique permet d'évaluer comment un acte de création peut être reçu par une société, et quelles sont les variables qui conditionnent cette réception. Étant donné l'événement qu'a créé *La vie devant soi* à sa parution, il nous est apparu pertinent d'étudier en quoi cette thématique (une langue d'usage qui n'arrive plus à exprimer les sentiments humains, qu'il faut travailler, déstructurer, déconstruire pour retrouver sa fonction première), autour de laquelle s'organisent toutes les autres, rejoint des préoccupations qui nous sont encore contemporaines.

Pensons seulement aux recherches de poésie post-moderne, dans lesquelles le créateur s'évertue à déconstruire ce langage afin d'accéder à son « Moi » profond, de *recréer* cet homme d'avant le langage. L'auteur, quel qu'il soit, crée dans un environnement, nous allons voir comment il peut le *recréer* dans une œuvre et comment cette recréation peut être reçue par ce même environnement.

On néglige souvent la réception dans l'acte de création littéraire. C'est pourtant ce qui fait exister le texte, d'un point de vue social. Cette étape de la création pourrait être appelée : *la création de l'auteur*. En ce sens, *La vie devant soi* représente un cas type, car on assiste à sa parution à la véritable création d'un auteur : Émile Ajar.

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie devant soi

Signé Ajar, ce roman reçut le prix Goncourt en 1975. Histoire d'amour d'un petit garçon arabe pour une très vieille femme juive : Momo se débat contre les six étages que Madame Rosa ne veut plus monter et contre la vie parce que « ça ne pardonne pas » et parce qu'il n'est « pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur ». Le petit garçon l'aidera à se cacher dans son « trou juif », elle n'ira pas mourir à l'hôpital et pourra ainsi bénéficier du droit sacré « des peuples à disposer d'eux-mêmes » qui n'est pas respecté par l'Ordre des médecins. Il lui tiendra compagnie jusqu'à ce qu'elle meure et même au-delà de la mort.

Illustration d'André François



9 782070 373628

1362

Romain Gary La vie devant soi

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie devant soi



olio

olio

Introduction

Une démarche sociopoétique permet essentiellement d'évaluer l'inscription d'une œuvre littéraire – ou de tout autre bien symbolique – dans la société. À ce sujet, Alain Viala affirme :

La littérature constitue un discours social. Discours à la société car elle n'existe, socialement parlant, qu'à partir du moment où elle est lue ; discours de la société, parce qu'elle met en jeu, même quand elle n'en parle pas, des valeurs, des schèmes culturels, des modes de représentation ; discours dans la société car elle y fonctionne toujours, au moins, comme un discriminant¹.

La méthode d'analyse sociopoétique, élaborée par Alain Viala, se situe dans le prolongement des théories sociocritiques, développées entre autres par Pierre Bourdieu, Lucien Goldman et Claude Duchet². Ces chercheurs ont démontré que « l'objet livre » participait au social et était traversé par celui-ci au même titre que les autres biens symboliques, c'est-à-dire qu'ils ont tenté de comprendre comment l'institution de la littérature interagissait avec les autres institutions essentielles à la cohésion – ou à l'illusion de cohésion – de toute société fondée sur le droit. Ils ont fait ressortir que celles-ci entretenaient entre elles des rapports de force constants, par le biais de la confrontation idéologique³ ; ces idéologies, expressions institutionnalisées de visions du monde propres à une époque et à une société données, contribuent à définir un horizon d'attente pour la réception des biens symboliques, qui à leur tour participent aux rapports de force présents au sein même des institutions et, par extension, redéfinissent ceux qu'ils entretiennent entre elles. Les relations, complexes, entre ces divers actants qui forment la société, fonctionnent,

¹ Alain Viala, « Effet de champ, effet de prisme », dans *Littérature* (no 70, mai 1988), p. 64.

² Pour ne nommer que ceux-là...

³ ... qui obéissent au modèle action/réaction (littérature d'avant-garde/littérature consacrée, etc.)

comme l'a remarqué Pierre Bourdieu, selon un principe de champs de force, chacun influençant, puis étant influencé par l'autre, dans un rapport de réciprocité.

Alain Viala a poussé plus loin le modèle en spécifiant que l'œuvre littéraire ne se contente pas de refléter ou de mimer la société (ses rapports de force), mais est traversée par celle-ci à la manière d'une lumière qui traverserait un prisme.

Qu'est-ce, en effet, qu'un prisme ? C'est un corps, un ensemble structuré : la littérature l'est. Il peut être de diverses formes : la littérature l'est. Il a pour propriété de laisser la lumière le traverser mais, selon les formes et selon les matériaux utilisés, chaque prisme agit diversement sur la lumière qui vient en lui se réfracter. Tel laissera passer tous les rayons, que tel autre en arrêtera la majorité ; tel leur fera subir une grande distorsion, que tel autre infléchira à peine, voire de façon imperceptible, etc. Affaire de matériaux (les diverses conceptions du littéraire selon les époques et les sociétés), et affaire de formes (les genres, leurs "lois", leurs traditions)⁴.

Il poursuit cette métaphore des prismes en précisant que ceux-ci, tout comme la littérature, révèlent ~~parfois des~~ couleurs avant imperceptibles, diffractent parfois la lumière de sa direction initiale ou en renvoient une partie d'où elle vient, tout comme le ferait un miroir. Considérer le livre, et la littérature en général, comme un ensemble de prismes, c'est donc essayer de comprendre comment il s'intègre et participe à la société, au-delà de son intentionnalité.

C'est à partir de cette idée qu'il a construit son modèle d'analyse sociopoétique⁵, qui permet de suivre « l'objet livre » dans la société et les institutions qui l'ont vu surgir. Il devient dès lors possible de dégager une « esthétique sociale » du livre et de voir en quoi celle-ci est affectée et affecte à son tour cette société. Cette méthode d'analyse, relativement récente, n'a encore permis d'aborder qu'un nombre restreint d'œuvres. Nous n'avons pu

⁴ Alain Viala. « Éléments de sociopoétique », pp. 187-188.

⁵ ... qui assimile les théories des champs de force de Pierre Bourdieu, de l'horizon d'attente de Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser et de la vision du monde de Lucien Goldmann en un tout.

trouver d'études proprement sociopoétiques sur le « phénomène Ajar ». Par contre, nombre de chercheurs et de critiques se sont intéressés à son œuvre. Plusieurs d'entre eux traitent de sa réception, mais souvent de manière superficielle, se contentant de décrire les événements qui entourèrent la parution des livres signés Ajar et, plus particulièrement, de *La vie devant soi*, qui connut une couverture médiatique hors du commun.

Ce livre de Romain Gary, comme les trois autres romans qu'il écrivit sous le pseudonyme d'Émile Ajar, est l'aboutissement d'un projet esthétique d'envergure élaboré par ce dernier dans son essai *Pour Sganarelle*, dans lequel il décrit son idéal d'un *roman total*, entièrement socialisé, à un point tel qu'il en arriverait à créer son auteur ; c'est ce que *La vie devant soi* accomplira, presque à l'insu de Gary, qui sentit le besoin d'avouer, par-delà la mort, la paternité des œuvres d'Émile Ajar, dont il avait féroce­ment défendu l'anonymat de son vivant. C'est probablement l'intérêt quasi obscène que provoqua la parution de *La vie devant soi*, avec la chasse à l'auteur qui s'ensuivit et les réactions critiques qu'elle engendra, qui fait de cette œuvre un cas unique dans l'histoire de la littérature moderne.

La vie devant soi raconte la vie, à Belleville, de Madame Rosa, vieille juive survivante des camps de concentration nazis, ancienne prostituée, qui tient une pension clandestine pour enfants de prostituées, et de Momo, jeune Arabe, le narrateur, un des pensionnaires. Momo relate son existence chez Madame Rosa, et surtout son amour sans mesure pour cette maman de rechange. Il nous introduit dans un univers dominé par l'angoisse, où se côtoient la drogue, la prostitution, la pauvreté, la peur. Très vite, Madame Rosa tombe malade et devient incapable de s'occuper des enfants à sa charge. Seul Momo restera près d'elle jusqu'à sa mort. Quand elle vient effectivement à mourir, Momo l'accompagne au sous-sol, dans son « trou Juif » où elle se terrait lorsque les souvenirs de la guerre ou les angoisses de sa vie

venaient l'assaillir. Elle y meurt. Momo restera à ses côtés des jours et des jours, l'imbibant de parfum, pour masquer l'odeur de putréfaction qu'elle dégage, la maquillant aussi de tout ce qu'il trouve, avec la ferme intention de mourir à son tour. Ce qui n'arrive pas.

Voilà pour l'histoire. Reste à savoir comment un discours — et quel discours — se manifeste dans cette œuvre d'Émile Ajar⁶. Nous analyserons tout d'abord l'inscription du destinataire dans la périgraphie et dans l'ensemble des marqueurs textuels explicites ou implicites. Puis, nous verrons comment cette figure du destinataire engendrée par la périgraphie se traduit en stratégie textuelle dans le cadre générique, en procédant à l'évaluation de la doxa, l'ensemble des lieux communs et des allant de soi construits par le texte, à partir de laquelle il sera possible de reconstruire la figure de l'écrivain qu'élabore le livre. Nous pourrons alors établir, en comparant l'analyse à la réception effective de l'œuvre, en quoi ces observations sont révélatrices d'un ensemble de positions et de prises de position dans les champs littéraire, culturel et social, en quoi *La vie devant soi*, au moment de sa parution en 1975, est une œuvre qui intègre des éléments de la société pour former un discours qui fait sens. Qu'a-t-elle mis en jeu pour créer un tel impact ? Quelle société était prête à l'accueillir de cette manière ? Qui a lu et comment a-t-on lu l'œuvre d'Émile Ajar ? Où se positionne-t-elle dans le marché des biens symboliques ? Voilà autant de questions auxquelles doit répondre cette étude sociopoétique.

⁶ Pour des raisons pratiques, puisque nous étudierons principalement la réception du livre au moment de sa parution, nous aborderons l'œuvre comme si elle avait été écrite par Ajar (à l'époque, pseudonyme de Paul Pavlowitch) — et non par Romain Gary —, tout comme l'ont fait les premiers lecteurs.

1. L'Institution du texte

1.1 Étude de l'inscription du destinataire

1.1.1. Catégorie culturelle

Dans la dynamique de la communication littéraire, le message n'est pas reçu d'emblée, mais de manière différée. L'objet livre interpelle, par le biais d'un ensemble de dispositifs extratextuels et textuels, un groupe de récepteurs spécifiques – ou possibles – qui pourront choisir ou non de décoder ce message pour accéder à son sens. Le titre et l'illustration, sur la première de couverture, sont souvent les premiers éléments d'une stratégie visant à attirer le destinataire : l'étude de la péripétie de l'œuvre permet de déterminer à quelle catégorie culturelle – ou sociale – appartient son destinataire idéal.

Commençons par le titre. « La vie devant soi » renvoie à une expression dite de sagesse populaire, souvent énoncée par des personnes d'un certain âge à l'adresse de la jeunesse pour leur signifier que l'avenir leur appartient. L'espace de lieux communs qu'elle active suggère un destinataire appartenant à une catégorie grand public, qui pourra s'attendre à parcourir une œuvre traitant de l'espoir, de la jeunesse et de la vie. À première vue. Car, si l'on pousse plus loin l'observation de la jaquette, si l'on s'attarde à l'illustration de la première édition au Mercure de France⁷, une filiale de la maison d'édition Gallimard, qui publie à l'époque (1975) des livres quelque peu en marge des politiques éditoriales de la maison mère, l'horizon d'attente du destinataire se précise, proposant une approche de lecture autre que celle suggérée par le titre.

Sur l'image, qui relève plus du dessin que de l'œuvre, une femme nue, près d'une cage d'escalier, porte sur ses genoux un enfant, tout aussi nu, de sexe indéterminé. Ces

⁷ Elle n'avait pas encore, semble-t-il, adopté la jaquette uniformisée bleue qui caractérise aujourd'hui ses parutions. Notons que l'illustration du format de poche est la même que celle qui apparaissait sur la première édition.

représentations (une adulte, un enfant) concordent somme toute avec les éléments signifiants qui ressortent de l'observation préliminaire du titre. Mais les deux personnages n'ont pour unique tête que des cailloux. Cette construction particulière du sens par le collage, par la superposition de matériaux différents à l'intérieur d'une même symbolique, fait référence à une certaine modernité artistique, renvoyant à une forme d'écriture moins classique. Par extension, le livre présuppose un récepteur familier avec les expériences d'écriture post-existentialistes en vogue dans la France des années 60-70. Il faut bien comprendre que le lecteur effectif de l'œuvre pourra décider ou non d'activer ces composantes symboliques. Le destinataire dont il est question ici est bien celui programmé par le livre, habilité à accéder aux éléments précodés de l'œuvre et à faire ressortir de la stratégie narrative ses caractéristiques non précodées, c'est-à-dire le ou les sens⁸.

Les personnages à tête de pierre proposent au moins deux sens directement accessibles. La pierre, d'une part, évoque la froideur, la dureté et la lourdeur, caractéristiques souvent associées à l'illustration d'une rupture de communication. Il est d'usage populaire par exemple d'appeler un « silence de pierre » tout silence où transparaissent des tensions de quelque nature qu'elles soient. Si nous considérons l'illustration dans son ensemble, la pâle esquisse et les têtes de pierre, elle suggère l'anonymat et l'effacement, tels qu'on les ressent en tentant de retrouver un caillou précis sur une plage rocailleuse. Ils apparaissent alors tous plus ou moins identiques⁹. L'ensemble du tableau laisse effectivement une impression d'effacement, de dépouillement : les bras des personnages ne sont pas dessinés, les traits du corps, sommairement esquissés, une des jambes de ce que l'on devine être la femme semble

⁸ On entend entre autres par stratégie narrative la relation entre le narrateur et le ou les narrataires (les posés et pré-supposés narratifs, les rapports de place, le dialogisme, etc.), la langue utilisée, l'orientation des commentaires (idéologiques, culturels, etc.) tenus et l'image que l'auteur donne de lui-même à travers la narration.

⁹ Ce qui ne manque pas de faire référence, implicitement, mais très clairement, comme nous le verrons plus loin, à une autre expression populaire associée à la réalité moderne : « L'anonymat des grandes villes ».

avoir été effacée tandis que l'autre est représentée derrière une grisaille, comme si l'artiste avait cherché à la faire disparaître elle aussi.

Ces quelques premières observations montrent que les éléments de la jaquette s'organisent de façon antithétique. À un titre faisant référence à l'espoir et à la jeunesse est associée une esthétique de l'incommunicabilité ; à une expression populaire¹⁰, une allusion aux expériences d'écriture moderne (à l'époque), phénomène qui est lié plus souvent qu'autrement au champ de production restreint. Que faut-il comprendre de cette construction ? Rappelons que les éléments de la couverture servent à introduire le lecteur à la fiction en lui supposant un certain horizon d'attente. Les relations d'opposition dégagées plus haut contribuent à construire un destinataire sensible aux transgressions littéraires, à un travail sur la forme canonique du roman (le genre « roman » est clairement identifié) et attentif à la portée symbolique de relations discursives qui reposent sur la rupture pour provoquer des effets d'ordre stylistique ou sémantique. Ces diverses compétences, qui peuvent paraître paradoxales, prendront tout leur sens une fois intégrées à la stratégie narrative. Mais restons-en là pour l'instant. La première de couverture n'est pas le seul support de la stratégie « pré-textuelle ».

On retrouve en quatrième de couverture, comme dans la plupart des œuvres publiées au Mercure de France, un résumé dont la fonction est de qualifier l'œuvre, une « auto-sanction » agençant compte rendu succinct du récit et citations choisies. Le destinataire supposé apprend que le roman relate une histoire d'amour particulière entre un jeune Arabe et une vieille Juive sur le point de mourir. Le lien avec les éléments de la première de couverture est ici évident. Mais le résumé fait surtout allusion à un sujet universel, l'amour, et

¹⁰ La vie devant soi.

à deux ethnies¹¹ (deux peuples, deux religions) qui, dans l'esprit populaire, sont en relation d'opposition, séparées par leurs croyances. Ces deux ethnies ont laissé une empreinte durable dans l'imaginaire collectif français. Évoquer le peuple juif, c'est rappeler l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, encore fraîche dans les mémoires de l'époque, et les persécutions meurtrières des nazis, auxquelles une partie de la France a participé sous Pétain. Si l'on pense aux « Arabes », on pense à la guerre d'Algérie, à l'occupation française ou aux divers problèmes d'immigration qu'a connus et connaît toujours la France depuis qu'elle a accordé la nationalité française aux citoyens de ses anciennes colonies. Il faut aussi prendre en ligne de compte l'allusion, par le choix même des personnages principaux, à la discorde qui sévit entre ces deux groupes, surtout depuis la constitution de l'état d'Israël. Une fois de plus, des éléments en relation d'opposition se trouvent réunis, ici par le biais de l'amour.

La même dynamique se retrouve dans les passages cités. On y fait tout d'abord référence au titre : « [...] la vie ça ne pardonne pas », puis à des systèmes de valeur institutionnalisés : la religion (musulmane, juive) et le droit commun : « [...] elle n'ira pas mourir à l'hôpital et pourra ainsi bénéficier du "droit sacré des peuples à disposer d'eux-mêmes" qui n'est pas respecté par l'ordre des médecins. » Remarquons que cet extrait de narration présente une expression consacrée, appliquée au droit international, et l'utilise à des fins autres que celle pour laquelle elle a été prévue par le code langagier. On en déduit que l'œuvre s'adresse à un destinataire sensible à des transgressions de type humoristique, ironique ou sarcastique, de même qu'à des problématiques socioculturelles contemporaines à la publication du roman.

Une image plus précise de la figure du destinataire apparaît alors à partir de l'horizon d'attente supposé construit par la périphrase du texte. Ce destinataire est interpellé, comme

¹¹ Juifs, Arabes.

l'observation préliminaire le laissait entendre, par l'entremise d'une série d'associations d'éléments sinon contradictoires, du moins antithétiques. Associations à l'art moderne¹² qui renvoient à une esthétique de l'expérimentation littéraire ; à une écriture utilisant comme matériau un registre d'expressions populaires ; à des représentations de groupes sociaux aux valeurs souvent incompatibles, présentées à travers une relation amoureuse ; à des thématiques universelles comme la vie, la mort, le mal de vivre ; enfin, aux catégories générationnelles que sont l'enfance et la vieillesse, qui font directement référence au titre proprement dit. L'expression « La vie devant soi » prend alors un tout autre sens, constituant un premier espace de prise de positions auquel le destinataire supposé devra souscrire, acceptant d'emblée les partis pris pour la transgression, que celle-ci soit de nature idéologique, stylistique ou esthétique, ainsi que la remise en question d'un certain rapport au monde, à un état de société, tel qu'il se présentait à la parution du roman. Nous y reviendrons. Il est temps, comme le fait tout bon lecteur, de quitter l'environnement « pré-narratif » et d'ouvrir le livre.

L'exergue renforce la problématisation du rapport au monde et à la littérature construite par la périgraphie : « Ils ont dit : "Tu es devenu fou à cause de Celui que tu aimes." J'ai dit : "La saveur de la vie n'est que pour les fous." » On retrouve ici plusieurs éléments déjà présents dans la périgraphie. On y fait allusion au titre : cette vie devant soi est une vie pour les fous ; à certaines valeurs, thématiques et institutions (l'amour, la vie, la religion¹³). Le premier sens à donner à l'exergue est que l'amour (de Dieu ? d'un homme ? de l'humain ?), qui rend fou, fait vivre.

Remarquons que ce petit dialogue s'établit entre deux interlocuteurs anonymes. Le « Ils » renvoie à un groupe non identifié, auquel le « Je », tout aussi dépersonnalisé, répond,

¹² Post-moderne ?

se mettant par la même occasion dans une position marginale face à ce groupe. Considérant qu'un fou est un individu engagé dans un rapport au monde qui se démarque de la norme, déphasé par rapport à la société, son discours ne pourra être que celui de la transgression. Mais, dans les cultures arabe et africaine, le fou est aussi celui par qui la vérité se révèle¹³. Reste à savoir qui détermine la notion de marginalité et de normalité. Ici, le dialogue est énoncé par *Yafi'i: Raoudh al Rayâhim* qui, pour un Occidental, pourrait être n'importe qui et même une invention pure et simple, mais aussi le fou en question. C'est alors qu'il faut considérer, pour mieux cerner la figure du destinataire supposé par le livre, comment s'établit le rapport d'adresse dans la narration, par l'emploi de la personne verbale et autres marqueurs discursifs.

1.1.2 Interlocutions explicites

Nous l'avons vu, les éléments de la jaquette s'organisent de façon antithétique. La périgraphie d'un livre conditionnant souvent la lecture, les anticipations lectorales devraient, selon toute vraisemblance, être orientées vers le repérage d'éléments de narration (paradoxes narratifs, contradictions intra-narratives, etc.) qui confirment ou infirment les attentes du destinataire. Le rapport d'adresse dans la narration constitue en ce sens une base comparative à partir de laquelle le destinataire établira sa relation au livre, en s'identifiant ou non au(x) narrateur/narrataire, en mesurant son échelle de valeurs à celle proposée par l'œuvre et en prenant position par rapport à la réception précodée par le livre à travers la relation narrateur/narrataire. Les éléments de la périgraphie construisaient une figure du destinataire sensible à une certaine modernité littéraire, à un travail sur la langue, à des

¹³ Musulmane

¹⁴ Un peu à la manière de l'oracle de Delphes qui disait des choses incompréhensibles que les prêtres devaient interpréter pour connaître la volonté des dieux.

thèmes universels (la vie, la mort, l'amour, etc.), à l'humour et à des parcours narratifs classiques (un héros, une quête, des péripéties, etc.). Il s'agit maintenant de déterminer si l'horizon d'attente du destinataire se réalise à travers la figure du narrataire.

Dès la première page du livre, le destinataire se trouve en présence d'une narration homodiégétique, qui adresse son discours à un groupe de narrataires, un « vous », encore indéterminé, aux intérêts et aux préoccupations très éclectiques, percevant de l'extérieur la réalité telle qu'elle est décrite dans l'œuvre¹⁵. Si l'on considère l'acte narratif dans son ensemble, on s'aperçoit que le narrataire change constamment. À la fin du livre, le « vous » renvoie à Nadine et à son mari, deux jeunes professionnels assez fortunés, qui ont recueilli Momo après la mort de Madame Rosa : « Mais je veux bien rester chez vous un bout de temps, puisque vos mêmes le demandent. C'est Madame Nadine qui m'a montré comment faire reculer le monde et je suis très intéressé et le souhaite de tout cœur¹⁶. » À la limite, deux catégories de narrataires se dessinent ici : Madame Nadine et un groupe de narrataires extradiégétiques.

Parfois, ces deux narrataires semblent se manifester simultanément dans un même énoncé du type « [...] comme vous allez voir quand on se connaîtra mieux, si vous trouvez que ça vaut la peine¹⁷. » D'autres fois, le narrateur s'adresse directement à son narrataire supposé pour l'informer d'événements que Nadine et son mari connaissent déjà, comme les circonstances de leur rencontre, et presque l'ensemble du récit, puisqu'il évoque la fois où il leur a raconté sa vie : « Je suis bien resté muet comme une carpe à la juive pendant une demi-

¹⁵ Les narrataires présents dans la narration ne représentent pas le lecteur réel. Ils peuvent en certaines occasions lui correspondre, mais plus souvent qu'autrement, ils relèvent d'une stratégie narrative et conditionnent le contenu et l'orientation idéologique du message. La relation entre le narrateur et le narrataire contribue à l'élaboration d'un lecteur virtuel, habilité à percevoir cette relation et à l'intégrer aux autres aspects de la narration afin de reconstruire un discours qui fait sens.

¹⁶ Émile Ajar, « La vie devant soi », p. 273. Les citations sont tirées de l'édition de poche (référence en bibliographie).

¹⁷ *Ibid.*, p. 12.

heure avec le hoquet et j'ai entendu le mec [mari de Nadine] dire que j'étais en état de choc, ce qui m'a fait plaisir parce que ça avait l'air de les intéresser¹⁸. »

Le rapport d'adresse passe aussi par certaines compétences que Momo attribue à son narrataire : « [...] elle savait l'arabe comme vous et moi. Elle savait aussi le juif pour les mêmes raisons¹⁹. » Il faut dire que rien ne laisse supposer que le destinataire, à partir des éléments dégagés plus haut, possède d'emblée de telles compétences. Mais ces commentaires cadrent avec l'idée qu'il y a plusieurs catégories de narrataires ; surtout si l'on remarque qu'ailleurs dans le livre Momo traduit pour son narrataire les citations en arabe et en hébreu.

Ce désir d'informer le narrataire, tout en brouillant sa figure, par une stratégie narrative reposant sur des contradictions volontaires implicites et des écarts de logique marqués explicitement, contribue à renforcer l'idée de folie que l'on retrouvait en exergue, pas telle qu'on l'entend pour les cas psychiatriques, mais dans le sens d'aliénation. Cette affirmation d'aliénation passe par un acte de communication, le narrateur cherchant constamment l'adhésion de son narrataire, l'invitant à se reconnaître et à le suivre dans ce discours déphasé : « *Je vous disais donc* que les mômes ont gueulé pendant des heures quand j'ai donné Super [un chien] pour assurer son avenir qui n'existait pas chez nous, sauf Banania, qui était très content, comme toujours²⁰. » Reste à savoir quelles sont les prises de position qui permettraient au destinataire (le lecteur réel cette fois) de souscrire à ce réseau complexe et paradoxal d'affirmations.

Pour l'essentiel, les commentaires exprimant des prises de position spécifiques se feront à travers l'utilisation de préjugés populaires émanant soit de la société, telle que la construit le roman, ou du narrateur, souvent activés par l'entremise d'un traitement

¹⁸ *Ibid.*, p. 213.

¹⁹ *Ibid.*, p. 12.

²⁰ *Ibid.*, p. 29. Nous soulignons.

particulier de la phraséologie par laquelle ils se manifestent. Bien entendu, nous retrouverons alors tous les enjeux identifiés plus haut. On rencontrera des remarques sur l'institution de la religion : « Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive.²¹ » On relève aussi des remarques sur l'institution du pouvoir : « La loi c'est fait pour protéger les gens qui ont quelque chose à protéger contre les autres²² » ; ainsi que sur diverses autres institutions sociales : « Madame Rosa a fini par me dire que si je continuais c'était l'Assistance publique et là j'ai eu peur, parce que l'Assistance publique c'est la première chose qu'on apprend aux enfants.²³ » L'institution littéraire elle-même sera l'objet de commentaires, puisque Momo rêve un jour de devenir un grand écrivain comme Victor Hugo et d'écrire à son tour les misérables [sic]. Dans la même veine, le narrateur élaborera divers commentaires sur la vie humaine à Paris, surtout à Belleville, sur l'amour, la vie, l'immigration, le racisme, la pauvreté, le terrorisme (Momo prévoit plus tard être soit terroriste ou policier, car ces personnes font partie de groupes et, dans sa logique, le groupe rend fort), l'avortement, l'écart entre les classes sociales, la vieillesse, la nature qui « fait n'importe quoi à n'importe qui²⁴ ».

L'idée de marginalité est omniprésente dans les prises de position, ce qui présupposerait un narrataire et, par extension, un groupe de destinataires, solidaires de celles-ci. Dans la perspective d'un acte de communication, ici le témoignage d'un jeune défavorisé aussi confus que lucide, ce sera plutôt un destinataire compatissant que l'on construira, qui sait reconnaître les mouvements d'une conscience engagée dans une situation extrême. Comme le dit Alain Viala, « [c]est par l'idée qu'il y a une valeur de référence commune aux deux interlocuteurs, admise par eux et vérifiable, que le langage prend pouvoir. Que cette

²¹ *Ibid.*, p. 9.

²² *Ibid.*, p. 102.

²³ *Ibid.*, p. 14.

valeur de référence soit d'un instant et d'une situation [...] ou, le plus souvent, qu'elle soit inscrite dans les codes culturels, y compris dans leurs dimensions inconscientes²⁵. »

C'est l'évidence, la conscience se manifeste à travers le langage²⁶. La narration de *La vie devant soi* foisonne de commentaires explicites et implicites sur celui-ci. Momo dira, par exemple : « [Monsieur Hamil] dit que l'inexprimable, c'est là qu'il faut chercher et c'est là que ça se trouve » ; ou bien, plus significativement : « Les mots se mettaient aussi en marche arrière et disaient des choses à l'envers et ça faisait des sons mystérieux comme dans une langue que personne ne connaît et qui veut peut-être dire quelque chose²⁷. » Quand une langue n'arrive plus à exprimer la vie humaine, il ne reste plus qu'à la réinventer.

Cette idée que la vérité ou le sens se retrouvent quelque part dans une série de « sons mystérieux » et non dans la langue d'usage, montre que le destinataire esquissé par la périgraphie, sensible à l'écriture moderne, à une esthétique de la transgression, serait aussi réceptif à une vision du monde présentant le médium même d'expression, ici le français, comme aliéné de l'être. Le destinataire construit par la périgraphie devait repenser le sens d'expressions consacrées, de même qu'un certain rapport au monde ; il doit maintenant réorienter sa relation à la langue elle-même.

²⁴ *Ibid.*, p. 149.

²⁵ Alain Viala. « Élément de sociopoétique », dans *Approches de la réception*, Paris. PUF. 1993. p. 191.

²⁶ Un essai de maîtrise, par Dominique Fortier, intitulé *Analyse stylistique des romans d'Émile Ajar*, qui étudie les particularités de la langue d'Ajar, vient d'être publié à l'Université Mc Gill. Madame Fortier y fait un relevé systématique des procédés de transgression syntaxique (parataxes, juxtapositions syntaxiques, zeugmes, hyperbates, etc.), logique (inversions, syllogismes, contenus implicites, paradoxes, etc.) et lexicale (syllepses de sens, calembours, pseudo-lapsus, expressions consacrées, etc.) du français utilisé dans les livres signés Émile Ajar.

1.1.3 Indices implicites

C'est pourquoi le pacte de lecture, dégagé en partie dans l'analyse du rapport d'adresse, se manifestera, dès l'incipit, par l'entremise d'un usage très particulier de la langue. Dans la première phrase, le destinataire est interpellé directement, nous l'avons vu plus haut, mais il l'est aussi par la construction même de la phrase. Le destinataire supposé doit se familiariser avec un usage non orthodoxe de la langue française qui, à première vue, peut paraître emprunter les formes de l'oralité et du langage de l'enfance. Or, ces premières constatations n'expliquent pas les effets de style et les récurrences de certaines constructions syntaxiques et logiques qui relèvent de l'écriture de l'absurde plutôt que de l'oralité²⁸. Elles n'éclairent pas non plus sur cet usage systématique de lieux communs et d'expressions populaires dans des contextes qui leur sont étrangers : « La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines²⁹. »

Attardons-nous seulement à l'expression « source de vie quotidienne ». Dans l'usage populaire, elle fait allusion à une chose (une situation, une personne, un objet) qui apporte la santé ou le bonheur. Mais dans cette narration, c'est tout le contraire. Elle fait plutôt référence aux souffrances qu'éprouve Madame Rosa chaque fois qu'elle doit monter les six étages. Le destinataire supposé ne peut que relever cette transgression de l'usage normalisé et, par conséquent, accepter de construire le sens à partir de cette nouvelle relation à la langue. Étant en situation de communication différée, il doit, pour accéder au sens de l'œuvre, acquérir les compétences nécessaires à la compréhension de ce nouveau rapport au

²⁷ Émile Ajar. *op. cit.*, p. 123.

²⁸ Notons aussi que Momo parle trois langues. ce qui est assez inhabituel pour un enfant de son âge. et qui lui donne une excellente compétence linguistique.

langage. À cet effet, le narrateur prendra souvent soin de réactiver l'orientation linguistique de sa prose³⁰ : « [...] que j'en suis resté comme deux ronds de flancs et pourtant je ne sais même pas ce que ça veut dire³¹. »

1.2 Étude de l'inscription du destinataire dans le cadre générique

1.2.1. Type de performance sollicité par le genre

Si l'on considère que le destinataire supposé est en présence d'un récit de fiction romanesque, qui s'apparente au roman réaliste, prenant souvent des allures de témoignage, voire de déposition, et qu'il est en position « d'étrangeté » par rapport à la langue utilisée par le narrateur, narrateur qui occupe lui-même une place marginale dans la société telle qu'elle est représentée dans le texte, il apparaît clair que les idées d'effacement et de marginalité rencontrées dans la périphrase et dans le rapport d'adresse contribuent à établir un réseau d'adhésion réciproque entre émetteur et récepteur qui permet au narrateur, être de langage, de surgir dans la société en tant que sujet communicant, assurant ainsi son insertion dans le social. C'est ce que la fin de la narration réalise : Momo est recueilli par une famille qui lui apporte support et amour.

Ces prises de position sur la langue littéraire et populaire, sur l'état de la vie sociale et de la société en général, présentée comme éclatée et dépersonnalisée, de même que sur l'institution de la littérature elle-même (allusions aux *Misérables* de Victor Hugo), élaborées à partir d'une stratégie complexe faite de contradictions, d'antithèses et de raisonnements par l'absurde, contribuent à créer un espace des possibles où se rencontrent de manière

²⁹ *Ibid.*, p.9.

³⁰ Précisons aussi que le lexique reste toujours d'un niveau populaire. On ne retrouve jamais de mots d'un registre savant. Ce sont plutôt les constructions langagières qui sont travaillées, mais sans qu'il n'y ait complexification, syntaxique ou logique, du système linguistique français préexistant.

³¹ *Ibid.*, p. 116. Il dira aussi ailleurs : « J'ai marqué ce jour-là d'une pierre blanche parce que c'était une jolie expression » (p. 173).

conflictuelle deux conceptions du monde : d'une part, un espace de la vie humaine, délimité par la vie et la mort, où l'émotion (l'amour, l'angoisse, la peur, la compassion, etc.) constitue la seule vérité, au-delà des différences culturelles, religieuses et sociales : d'autre part, un espace de la vie sociale, construit à partir de préjugés, de normes et de codes multiples, où l'homme disparaît dans la masse. Ce qui fait dire à Monsieur Waloumba, un Africain, « [...] que tout devient tellement grand que c'est pas la peine de compter avant mille³². »

La détermination de ces deux espaces idéologiques nous permet de procéder à l'évaluation de la *doxa*. « Cette opération aura un double rendement : mesurer le rapport entre choix esthétique (le genre) et options idéologiques (le sujet, la façon de le mener), et d'autre part référer le texte et son discours à un cadre institutionnel qui dépasse l'espace du texte et même l'espace littéraire [...]»³³

La forme de *La vie devant soi*, bien qu'elle intègre certains éléments de la forme canonique du roman (division en chapitres, respect du schéma actanciel, etc.), se démarque d'une part par l'utilisation d'une langue non conforme au système linguistique français normalisé : d'autre part, elle se distingue par l'élaboration d'une stratégie narrative qui définit la portée de l'acte narratif en fonction d'une *esthétique du paradoxe*³⁴, c'est-à-dire que l'écriture tend à contredire elle-même ce qu'elle prétend être. Elle se présentera, par exemple, comme une transcription d'une forme narrative orale, tout en étant, dans les faits, une narration très structurée, usant systématiquement de procédés stylistiques qui lui sont propres, qui relève de l'expérience écrite plutôt qu'orale³⁵. Autre exemple, et pour montrer que cette dynamique s'applique à l'ensemble de l'acte narratif, Momo traduira pour son narrataire les dialogues ou

³² *Ibid.*, p. 178.

³³ Alain Viala *op. cit.*, p. 213.

³⁴ Le mot *paradoxe* nous vient du mot grec *paradoxos*, de *para*, contre, et *doxa*, opinion. Nous parlons donc ici d'une esthétique qui va à l'encontre des lieux communs et allant de soi consacrés par la société française de l'époque.

³⁵ Pour en connaître plus sur « la langue d'Ajar », on se référera au mémoire de Mme Dominique Fortier.

passages en arabe ou en hébreu, ce narrataire qui est pourtant supposé connaître les deux langues : « [...] elle savait l'arabe comme vous et moi. Elle savait aussi le juif pour les mêmes raisons³⁶. »

Le contenu relève de la même dynamique, reposant sur une narration qui passe entre autres par l'utilisation erronée d'expressions populaires pour produire ses effets esthétiques, de même que sur la transgression et l'utilisation aléatoire³⁷ des systèmes de valeur, des normes et des codes socioculturels représentés dans l'œuvre. Notons que nous retrouvons déjà des contresens dans la péripétie. Le titre suggérait un récit de jeunesse et d'espoir : l'illustration et le résumé en quatrième de couverture proposaient plutôt une histoire où se côtoient l'angoisse et le désespoir. Cette construction du sens par le paradoxe participe donc d'une dynamique présente dans tous les éléments de l'œuvre. L'usage fréquent de l'humour noir et du mauvais goût sont ici assez significatifs :

Madame Rosa, quand elle avait toute sa tête, m'avait souvent parlé comment Monsieur Hitler avait fait un Israël juif en Allemagne pour leur donner un foyer et comment ils ont tous été accueillis dans ce foyer sauf les dents, les os, les vêtements et les souliers en bon état qu'on leur enlevait à cause du gaspillage. Mais je ne voyais pas du tout pourquoi les Allemands allaient toujours être les seuls à s'occuper des Juifs et pourquoi ils allaient encore faire des foyers pour eux alors que ça devrait être chacun son tour et tous les peuples devraient faire des sacrifices³⁸.

C'est à travers ces ambiguïtés que le destinataire pourra accéder aux éléments non précodés de l'œuvre, c'est-à-dire à sa portée symbolique. Reste à savoir comment ces différents choix esthétiques sont révélateurs de certains partis pris idéologiques qui permettraient d'esquisser la figure de l'écrivain au moment de la réception du livre.

³⁶ Émile Ajar. *op. cit.*, p. 12.

³⁷ Du moins, c'est de cette manière qu'ils sont présentés.

³⁸ Émile Ajar. *op. cit.*, p. 176. Pour l'anecdote, disons que Madame Rosa garde sous son matelas un portrait de celui que Momo appelle Monsieur Hitler.

2. Trajectoire et champs

2.1 Prisme de la psyché de l'auteur

En choisissant une esthétique de pseudo-oralité, qui passe par une narration à la première personne s'évertuant, en une langue non orthodoxe, à raconter une histoire foisonnante de commentaires directs et indirects sur l'homme engagé dans sa société, Émile Ajar va à l'encontre d'un courant en vogue dans la France des années 60-70 : le structuralisme, les théories de la clôture du texte. Il se mesure, plus spécifiquement, aux tendances modernes, aux nouveaux romanciers³⁹, qui prônaient la disparition des personnages et de l'action, et aux tenants de la littérature intellectuelle⁴⁰, telle que la pratiquaient Georges Perec ou Raymond Queneau (littérature très technique faite de recherches stylistiques et de constructions narratives souvent extrêmement complexes), qui occupaient une position dominante dans l'institution littéraire française de l'époque.

Ajar se positionne en porte-à-faux d'un courant qui nie autant que possible les relations entre la littérature et la société. Ce courant est normalement associé à l'élite universitaire de l'époque, dont Kristeva fut, entre autres, l'une des porte-parole notoires.

Comme nous l'avons vu, par le travail particulier effectué sur la langue française et par la stratégie narrative employée, Ajar intègre dans son roman le concept d'expérience d'écriture. Mais selon l'usage qu'il fait des expressions populaires et des lieux communs, qu'il recontextualise, modifie, déphase, provoquant ainsi des effets esthétiques et sémantiques nouveaux, qui semblent relever de la faute, qu'elle soit grammaticale, syntaxique ou lexicale (il écrit « proxynète » plutôt que « proxénète »), il se trouve à proposer un nouveau rapport à la littérature, en représentant une image de l'humain et de la société bien particulière.

³⁹ D'ailleurs. Romain Gary, dans son essai *Pour Sganarelle, s'élève contre le Nouveau roman. le qualifiant de totalitaire. Lui, croit plutôt à une théorie du « roman total », à une littérature entièrement socialisée. à un livre qui en arriverait à créer son auteur (référence en bibliographie).*

⁴⁰ Et bourgeoise...

Par exemple, Momo dira : « Dans la vie c'est toujours la panique⁴¹. » Madame Rosa, pour sa part, affirmera : « Ce n'est pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur⁴². » Ce qui fera dire plus tard à Momo que les choses étaient beaucoup mieux du temps des nazis, parce qu'on savait pourquoi on avait peur. Maintenant, selon lui, on ne sait plus.

Le narrateur parlera aussi de l'humain par l'entremise des personnages qu'il côtoie. Il dira de Madame Lola, un ex-boxeur sénégalais, maintenant travesti, qui se prostitue au Bois de Boulogne : « Je l'aimais bien, c'était quelqu'un qui ressemblait à rien et qui n'avait aucun rapport⁴³. » Il parlera aussi de M Hammil, qui se passionne pour le Coran et un livre de poésie de Victor Hugo. Les deux textes lui sont si familiers qu'il attribue au poète des versets du livre sacré et vice-versa. Il dit n'avoir aimé qu'une femme, il y a bien longtemps. Ses vieux jours, passés dans l'abandon, sont imprégnés du souvenir de ce seul amour. Quand Momo lui demande s'il est possible de vivre sans amour, M Hammil lui répond, les larmes aux yeux : « oui ». Et que dire de la pension de Madame Rosa où cohabitent, dans une apparente harmonie, Juifs, Arabes, Noirs, Blancs et Chinois. Les exemples sont innombrables. La stratégie dialogique du livre vise essentiellement à faire ressortir l'humanité des personnages, au-delà de toutes formes de préjugés sociaux.

Par un effet de *prisme*, la société représentée dans le livre est dépersonnalisée, habitée de préjugés tenaces sur les éléments marginaux qui la constitue : « Pendant longtemps, je n'ai pas su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait⁴⁴. » Ses institutions (l'Assistance publique, les forces policières, le système de santé, etc.) sont représentées comme des choses

⁴¹ *Ibid.*, p. 29.

⁴² *Ibid.*, p. 63.

⁴³ *Ibid.*, p. 143.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 12.

à éviter. L'individu disparaît derrière la masse, laissant bien peu de place à l'expression des sentiments humains : « La sensibilité, ce n'est pas ce qui tue les gens aujourd'hui⁴⁵. »

2.2 Étude de la posture et de la trajectoire de l'écrivain

Mais en faisant du roman un lieu où la langue et ses codes peuvent être transgressés, provoquant des effets parfois comiques, parfois tragiques, d'autres fois en rupture totale avec le sens commun, tout en utilisant un lexique essentiellement populaire, Ajar propose un rapport au monde, « un ensemble de façons de penser, de percevoir et de réagir, communes aux membres d'un groupe social [...] qui structurent l'imaginaire de ce groupe, et donc les productions artistiques émanant de cet imaginaire, parmi lesquelles les productions littéraires⁴⁶. » Il faut ici dresser un bref portrait de l'état de la société et de l'institution littéraire au moment de la parution du livre⁴⁷.

La France, dans les années soixante, avait amorcé la modernisation de son économie, comme la plupart des pays occidentaux. C'était l'apparition de la société dite de consommation de masse. En 1975, les contestations étudiantes et la grève générale des salariés de Mai-Juin 1968 sont choses du passé. Par contre, la nation, qui se remet encore de la perte de l'Indochine et assume les conséquences de la guerre d'Algérie (les accords d'Évian, en 1962), doit faire face à plusieurs problèmes internes. La première crise du pétrole (1973), suivie d'une récession internationale, ont mis en évidence les faiblesses de l'économie française. Pour pallier ces problèmes, le gouvernement de l'époque encourage la concentration du Capitalisme (réforme de l'entreprise, restructuration des infrastructures

⁴⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁶ Alain Viala, *op. cit.*, p. 166.

⁴⁷ Les données économiques, politiques et sociales qui suivent sont tirées des archives du journal français *Le Monde*, dans « L'Histoire au jour le jour 1939-1996 » (CD), coédition Le Monde et IDM, 1997.

énergétiques⁴⁸). Une des conséquences directes de cette restructuration économique est l'apparition d'un chômage lié à la modernisation, ce qui à terme met en évidence les contradictions de la société française : croissance des inégalités, taux de chômage élevé⁴⁹, arrivée massive d'immigrants provenant des anciennes colonies françaises, hausse de la criminalité et de la prostitution, etc⁵⁰.

Lorsque paraît *La vie devant soi*, plusieurs polémiques enflamment les esprits, dont la loi sur la légalisation de l'avortement, votée par le parlement le 20 décembre 1974, et la décision par le gouvernement de ne plus commémorer le 8 mai la victoire sur l'Allemagne nazie. On discute beaucoup aussi de la pauvreté grandissante dans certains quartiers de la ville, comme Belleville, dont il est question dans le roman de Gary. Cette même année, Paris est le théâtre d'attentats terroristes, des prostituées occupent une église de Lyon pour protester contre la répression policière (le mouvement s'étendra dans toute la France), le comité de la liaison de la gauche lance une campagne pour la défense de l'emploi et contre « la vie chère », près de cent mille personnes défilent dans Paris pour protester contre le chômage. Plusieurs autres événements viendront marquer l'année 1975. Ce bref et fragmentaire aperçu nous montre une société qui s'est complexifiée, où l'individu (l'idée d'individualisme commence à faire son chemin) ne peut plus arriver à se construire une vision globale de son environnement, devenu changeant et éclectique, hors de son contrôle. Outre la confusion que cela entraîne, les épisodes de violence, les différentes grèves et manifestations, font d'abord et avant tout ressortir l'insatisfaction d'une population.

Cette confrontation individu/institution se reflétera dans le milieu littéraire. Les maisons d'édition, par exemple, seront victimes d'attentats terroristes commis par des

⁴⁸ L'énergie nucléaire remplace le charbon.

⁴⁹ On recensera un million quinze mille chômeurs en novembre 1975.

⁵⁰ C'est la situation que vivent la plupart des métropoles occidentales à l'époque.

intellectuels qui croient qu'elles manipulent les jurys littéraires. On déposera des cocktails molotovs chez Grasset. Un certain Thieuly mettra même une de ces bombes incendiaires chez Françoise Mallet-Joris, membre du jury Goncourt, et sera incarcéré. On fondera un anti-prix Goncourt qu'on remettra à ce même Thieuly pour son livre *Le geste de l'employé*. Pendant ce temps, Michel Tournier⁵¹ est aspergé de jus de tomates, tandis qu'Armand Salacrou, autre membre du jury Goncourt, reçoit une tarte à la crème au visage. On cherche à briser le cercle fermé qui semble s'être formé dans l'institution littéraire. On pense que le jury Goncourt est corrompu par les grandes maisons d'édition, qu'elles se partagent l'attribution des prix, etc. Disons enfin que tous les tenants de « l'écriture moderne » évoqués plus haut, qu'ils soient critiques ou auteurs, occupent maintenant des positions dominantes dans le champ de production littéraire.

L'œuvre d'AJar – AJar qui a, l'année précédente, refusé sa nomination au Goncourt pour son premier roman *Gros Calin* –, qui puise son inspiration dans la recontextualisation d'expressions populaires, dans la transgression des valeurs dominantes, choisissant d'emblée des personnages marginaux, racontant une histoire empreinte de réalisme, élabore une esthétique qui *diffRACTE* la société moderne d'une telle manière que ses valeurs et ses institutions apparaissent déshumanisés au point de ne plus correspondre aux besoins et valeurs des individus. *La vie devant soi* construit un environnement social (les institutions) ayant perdu sa fonction structurante pour l'individu, qui n'arrive plus à lui indiquer sa place dans la société, faisant de celui-ci, à proprement parler, un aliéné. On ne s'étonne plus alors que, pour Momo, la vérité passe par l'incompréhensible, ce qui explique la structure particulière de son écriture. Il faut citer encore une fois ce passage : « Les mots se mettaient aussi en marche arrière et disaient des choses à l'envers et ça faisait des sons mystérieux

⁵¹ Pourtant grand admirateur d'Émile Ajar.

comme dans une langue que personne connaît et qui veut peut-être dire quelque chose. » Ce passage, comme bien d'autres dans l'œuvre, montre bien comment le sentiment d'aliénation entraîne une recherche de sens non pas dans la langue d'usage, qui reproduit la logique sociale, mais dans l'espace ouvert à l'imagination que sont pour le narrateur « les sons mystérieux ». On retrouvera plus explicitement cette préoccupation dans les autres livres de l'écrivain.

Il y a donc bel et bien une tentative de communication, un parti pris pour la communication, qui est exprimé d'une façon particulière dans l'œuvre d'AJAR. Ce qui d'entrée de jeu le situe en position d'avant-garde, qui deviendra rapidement grand public, face aux tenants d'une écriture dont les prétentions à la modernité ont poussé à séparer l'œuvre du social.

Le roman d'AJAR affirme son caractère social (tout comme le faisait, à sa façon, *Les Misérables* de Victor Hugo) : il représente le réel en agissant sur son support, la langue. D'ailleurs AJAR, joué par Paul Pavlowitch, s'est lui-même construit une image de marginal, refusant de rencontrer les médias, créant un mythe autour de sa personne, renforçant ainsi le lien entre l'image de l'écrivain construite par le livre et l'auteur, qui s'avérera lui-même plus tard être faux.

Notons enfin que devant l'insistance des médias, qui affirment que l'œuvre est celle d'un écrivain consacré qui écrit sous pseudonyme (on cite Queneau, Aragon, Gary), AJAR accepte d'accorder une seule entrevue, qui le confirme dans sa position d'auteur mystérieux, au passé louche (on raconte qu'il a forcé sa femme à avorter, fut condamné à une peine de prison, avant de s'exiler au Brésil), qui refuse de concéder quoi que ce soit aux médias, ou presque. La légende grandissant, il finit par être poursuivi dans les rues de Paris. En tentant d'échapper aux photographes de presse qui l'assaillent, il agresse l'un d'entre eux, ce qui lui

vaut une couverture médiatique accrue. L'auteur sauvage n'a plus de réputation à se faire. Il occupe une position fort avantageuse dans le champ littéraire français au moment de la parution du livre, et il l'occupe avec beaucoup de bruit. On ne peut établir, à ce stade-ci, une trajectoire proprement dite, l'auteur n'étant qu'à son deuxième roman, son premier n'ayant pas connu la diffusion du second⁵².

Il demeure possible de s'en faire une idée, en établissant un rapport d'équivalence entre l'œuvre d'Émile Ajar et celle de son créateur, Romain Gary. Peut-il y avoir une trajectoire Ajar ? Sans Gary, non. Car prétendre dégager une *éthique créative* des livres signés Ajar, c'est entrer dans le jeu identitaire de Gary. Cette trajectoire double n'en est pas moins révélatrice. Pendant qu'Ajar, la nouvelle sensation de Paris, avec son esthétique de l'aliénation, qui va même jusqu'à affecter la langue de la littérature, devient le lieu d'une confrontation idéologique entre les tenants de l'avant-garde et ceux de la littérature consacrée, Romain Gary, maintenant perçu comme un vieil auteur à succès, avec son style reconnaissable, ses thèmes usés (l'écologie, la détresse humaine, l'humanisme, etc.), intéresse de moins en moins, ne soulève plus l'enthousiasme. Avec l'œuvre d'Ajar, Gary se trouve donc à dédoubler sa trajectoire, redevenant le jeune auteur à succès tapageur, chez qui le réel et le fictif deviendront, avec la parution de *Pseudo*, inextricablement liés, le confirmant dans sa position d'auteur « vrai et cru », tout en restant l'écrivain consacré mais vieillissant à qui, comme l'a dit lui-même Gary dans *Vie et mort d'Émile Ajar*, on a fait une gueule.

Mais cette analyse n'est possible qu'après coup. Au moment de la parution de *La vie devant soi*, Pavlowitch/Ajar n'a publié qu'un seul autre livre et se présente comme un auteur qui côtoie la folie, son langage et ses personnages en témoignent, une folie à travers laquelle

⁵² *Gros câlin* a été tiré, un an avant la parution de *La vie devant soi*, à quelque 35 000 exemplaires. Ce chiffre est plus que respectable pour un nouvel auteur. Ce premier roman avait même reçu une nomination

la vérité se révèle. Il écrit, dit-il, pour survivre. *La vie devant soi*, avec cette narration qui semble couler de source, comme l'ont affirmé certains critiques, déstabilisante, ses personnages asociaux, qu'on aura tôt fait d'associer directement à Ajar/Pavlowitch, le confirment dans sa position *d'auteur maudit*. D'aucuns l'adorent, d'autres le détestent, personne n'est indifférent ; les rapports de force peuvent se jouer à travers lui.

2.3 La rhétorique du lecteur

Mais qu'en est-il de la réception effective de l'œuvre ? Il est difficile de savoir qui au juste a acheté les livres signés Ajar. Pour ce qui est de la réception critique au moment de la parution du livre, les commentaires vont dans deux sens, correspondant à deux positions dans les sous-champs de production littéraire. La critique de grande production n'aura qu'éloges pour l'œuvre. Yvan Adouard, du *Canard Enchaîné*, la qualifiera de chef-d'œuvre baroque et bouleversant, la comparant au fameux *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline ; *Les nouvelles littéraires*, elles, publieront un article en novembre dans lequel plusieurs auteurs citeront Ajar comme l'exemple type de l'écrivain de gauche à succès ; dans *France soir*, on écrira un article à chaque jour pendant deux mois sur le phénomène Ajar. Les commentaires se multiplient et sont tous élogieux.

Par contre, la critique du champ restreint tiendra un tout autre discours. *Le Magazine Littéraire* dira entre autres choses que le livre aurait été primé sous Vichy⁵³ ; *France Nouvelle* sera encore plus acerbe, accusant l'auteur de racisme féroce, de jubilation dans la bassesse, tout en lui reprochant son humanisme naïf et sa « roublardise ».

pour le prix Goncourt. La folie Ajar n'avait pas encore frappé Paris, et ce dernier n'était encore rien de plus qu'un auteur prometteur qui souhaitait garder l'anonymat.

⁵³ Gouvernement français sous la domination allemande durant la Seconde Guerre mondiale.

La querelle deviendra très cinglante, prenant les apparences d'une guerre de tranchées. Mais c'est cette même confrontation qui contribua le plus au prestige du livre. Il obtint le Goncourt, refusé par Pavlowitch (sur les ordres de Gary). L'Académie répondit au refus par ce mot, devenu fameux : « L'Académie vote pour un livre, non pour un candidat. Le prix Goncourt ne peut s'accepter ni se refuser, pas plus que la naissance ou la mort. M. Ajar reste couronné. » On ne peut s'empêcher d'associer ce commentaire aux accusations qu'on portait à l'endroit du Jury du prix Goncourt et de l'institution littéraire française en général. C'est peut-être là l'un des meilleurs exemples du fonctionnement des rapports de force à l'intérieur des champs culturel et social. Une série d'actions et de commentaires à l'intérieur du sous-champ de production littéraire entraîne une réaction d'une instance de consécration dominante.

En cherchant à représenter la détresse d'un jeune homme vivant dans un milieu défavorisé, Ajar se trouve à élaborer une esthétique qui repose sur le paradoxe. L'œuvre, qui occupe à sa sortie une position d'avant-garde, deviendra un lieu de confrontation idéologique, entre les critiques occupant une position dominante et celles d'avant-garde cherchant à consacrer leur vision du monde. On attribuera alors des sens (les éléments non précodés) au livre selon la position occupée dans l'institution littéraire. C'est pour cette raison qu'elle sera à la fois considérée comme une œuvre raciste, bien que la stratégie narrative tend à démontrer exactement le contraire, et comme un chef-d'œuvre.

Maintenant, comparons cette réception aux ventes effectives du livre. Avant le suicide de Gary, les ventes se chiffraient à 1.2 millions d'exemplaires, dont un bon nombre furent achetés par ceux qui ne consomment que des livres ayant obtenu de prestigieux prix littéraires, et plusieurs autres à cause de l'événement médiatique qu'il provoqua. Traduit en douze langues, un film en fut inspiré, qui remporta l'Oscar du meilleur film étranger (1978).

Il obtint donc, à tous les niveaux, une réception de type grand public. Et la réédition en format poche⁵⁴, en 1984, après la mort de Gary, une fois que le public eût été mis au courant du canular Ajar-Pavlowitch-Gary, indique qu'un public encore plus large accède maintenant à l'œuvre. Aujourd'hui, on peut supposer que les amateurs des livres de Romain Gary le sont aussi de ceux de son pseudonyme le plus notoire. Plusieurs sites Internet sont d'ailleurs consacrés à cette œuvre dédoublée de Gary⁵⁵. La critique universitaire s'y intéresse de plus en plus, ce qui pourrait contribuer à faire de l'expérience Ajar un cas d'école, un classique⁵⁶. Nous ne pouvons par contre savoir précisément la nature du public de première instance, autre que ce que l'on peut en déduire de l'état de la société et de la littérature au moment de la parution de l'œuvre. Par contre, l'analyse de la réception effective de l'œuvre montre que l'on assiste, à cette époque, à une redéfinition des rapports de force au sein de l'institution littéraire. Le structuralisme, le nouveau roman, les théories de la clôture du texte ont perdu de leur prestige, laissant place à la reconnaissance d'autres types de recherches esthétiques, comme celle que l'on retrouve dans *La vie devant soi*.

⁵⁴ On vient de faire paraître récemment les œuvres complètes d'Émile Ajar.

⁵⁵ Hyperliens en annexe.

⁵⁶ Surtout dans les Universités hors de la France. Plusieurs mémoires ont été écrits sur le sujet au Québec. Notons toutefois que l'intérêt que l'on porte à l'endroit de l'œuvre officielle de Romain Gary n'est sûrement pas étranger à celui sur son œuvre pseudonymique. Les dictionnaires de littérature, par exemple, citent souvent l'expérience Ajar comme un des moments forts de sa carrière. Néanmoins, à l'époque, personne, sauf Yvonne Baby, du journal *Le monde*, ne l'a vraiment soupçonné d'être l'auteur des romans. Pourtant,

Conclusion :

La vie devant soi diffracte la société française des années 70 de telle manière que les institutions qui y sont représentées servent de repoussoir à une écriture qui développe une idée de la vie humaine orientée autour d'une thématique aussi riche que surexploitée : l'homme aux prises avec le monde. Cette prise de position, cette affirmation du « Je » dans la fiction, à travers un langage qui déroge aux codes et aux normes du français pour en arriver à « exprimer l'inexprimable », va à l'encontre d'un courant, d'une conception de la littérature considérée comme indépendante de l'expérience sociale. Il devient alors un lieu idéal de confrontation idéologique, comme l'a démontré l'orientation des critiques.

À travers la parution de *La vie devant soi*, les diverses instances de consécration ont pu exprimer leur parti pris idéologique et, par conséquent, redéfinir leur position dans le champ du pouvoir culturel et social. Par le fait même, l'œuvre et son auteur⁵⁷, tout ce qu'ils représentent et mettent en scène (éthique créative, vision du monde, etc.), se sont trouvés à générer une trajectoire dans le marché des biens symboliques, laquelle trajectoire a contribué à modeler un nouvel horizon d'attente dans l'institution littéraire. Ce processus n'est évidemment pas exclusif à *La vie devant soi*, mais se renouvelle chaque fois que paraît un livre, avec des effets proportionnels à l'importance accordée par les actants de l'institution littéraire aux espaces idéologiques activés par celui-ci à une époque donnée. Rares sont ceux toutefois qui peuvent prétendre influencer et modifier les rapports de place présents dans l'institution littéraire. En ce sens, le livre devient, plus qu'une simple œuvre aux mains des

dans *Adieux Gary Cooper* et dans *La danse de Genghis Cohn*, on retrouve plusieurs phrases et commentaires qui sont exactement du même style que dans *La vie devant soi*.

⁵⁷ Ou ses auteurs... Il faut garder en tête que les livres signés Ajar sont le produit, socialement parlant, d'une habile superposition de voix qui contribue, à l'époque, à former cette figure de l'écrivain Ajar/Pawlovitch. Gary s'est réellement inventé un écrivain.

instances de consécration, un *outil de promotion* de valeurs et de partis pris culturels, idéologiques et sociaux.

Une œuvre littéraire est un discours tout habité par la société qui l'a vu surgir. Elle en reproduit la dynamique, de façon inconsciente souvent, mais elle en parle aussi, que ce soit à travers l'inscription de son destinataire ou les stratégies qu'elle élabore pour organiser son propos. *La vie devant soi*, par sa manière de présenter le réel et surtout par sa relation au langage, territoire d'aliénation suprême de l'homme aux prises avec une société devenue inexprimable (« La réalité, il n'y a pas plus effrayant comme hallucination⁵⁸. »), doit une grande partie de son prestige aux enjeux qui ont pu s'exprimer à travers elle.

Les choix esthétiques, langagiers et idéologiques – tous préfigurés dans la périgraphie – qui se manifestent à travers la figure de l'écrivain que propose un livre sont autant de prises de position correspondant ou réagissant à l'état de la littérature et de la société au moment de sa parution⁵⁹. *La vie devant soi* est un bon exemple d'une œuvre qui, en exprimant un parti pris pour la marginalité, atteint un grand public, dans une société où l'on assiste à la disparition de l'individu au profit de la masse, dans un état du champ littéraire où les actants vieillissent et occupent des positions dominantes, imposant consciemment ou non une norme désuète. L'exemple de Gary est ici très révélateur. L'année où il gagne le Goncourt avec *La vie devant soi*, le livre qu'il publie sous son vrai nom⁶⁰, qui est d'une facture plutôt classique et non d'avant-garde, reçoit un très mauvais accueil des critiques. Ces mêmes critiques saluent le talent d'un auteur comme Émile Ajar. Il est difficile d'évaluer la trajectoire d'Ajar/Gary en ne considérant qu'une seule œuvre. L'étude de cette double trajectoire

⁵⁸ Émile Ajar. *Pseudo*, p. 82.

⁵⁹ Cela ne veut pas dire qu'une œuvre ne peut être réactivée à une autre époque, selon les besoins des actants des divers sous-champs de production littéraire. Prenons seulement Lautréamont et Shakespeare à témoin...

⁶⁰ Romain Gary, « Au delà de cette limite votre ticket n'est plus valable ». Paris, Gallimard, 1983 (1975), (coll. Folio), 247 p.

d'écrivain serait sûrement révélatrice de l'état des champs social et littéraire des années soixante-dix ? Après 1975, le « phénomène Ajar » ne soulève plus autant les passions. L'auteur est consacré, reconnu, il est en bonne voie d'occuper une position dominante dans l'institution littéraire française. Précisons que, dans les cinq années qui suivront la parution de *La vie devant soi*, la plupart des auteurs consacrés mourront : Aragon, Barthes, Queneau, Malraux, Morand, Sartre, etc. Il reste beaucoup de questions à résoudre. Comment cette double trajectoire s'inscrit-elle dans la dynamique sociale des années soixante-dix ? Est-elle le signe d'une société fragmentée, à plusieurs visages ? Quel est ce besoin d'une œuvre double ? Quel attrait exerçait et exerce toujours cette entreprise pseudonymique ?

Bibliographie

Œuvre étudiée

AJAR, Émile (pseudonyme de Romain Gary), *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France (coll. folio), 1984 (1975), 274 p.

Ouvrages consultés et cités

AJAR, Émile, *Gros-Câlin*, Paris, Mercure de France (coll. folio), 1974, 215 p.

AJAR, Émile, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976, 214 p.

AJAR, Émile, *L'ungoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1979, 343 p.

BOURDIEU, Pierre, « Disposition esthétique et compétence artistique », dans *Les Temps Modernes*, Paris, 1971, p. 1345-1378.

-----, *Le champ littéraire*, Paris, 1982, p. 25-68.

-----, « Le marché des biens symboliques », dans *L'année sociologique* (no 22), Paris, P.U.F., 1973, p. 49-126.

DUCHET, Claude, « Positions et perspectives », dans *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p. 3-8.

GARY, Romain, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, 476 p.

GENETTE, Gérard, « Le statut pragmatique de la fiction narrative », dans *Poétique* (no 78), avril 1989, p. 241.

GOLDMANN, Lucien, « Le tout et les parties », extrait de *Le dieu caché* (Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées, 1959), présenté dans une anthologie préparée par PELLETIER, Jacques, *Littérature et société*, Montréal, VLB ÉDITEUR, 1994, p. 35-58.

SEGERS, Rien T., « La détermination idéologique du lecteur », dans *DEGRÉS* (hiver 1980-1981), p. 37-50.

VIALA, Alain, « Effet de champ, effet de prisme », dans *Littérature* (no 70, mai 1988), Paris, P.U.F., p. 64-71.

-----, « Éléments de sociopoétique », dans *Approches de la réception* (Georges Molinié et Alain Viala), Paris, P.U.F, 1993, p. 139-220.

Ouvrages consultés sur le phénomène Ajar

BAYARD, Pierre, *Il était deux fois Romain Gary*, Paris, P U F, 1990, 127 p.

BONA, Dominique, *Romain Gary*, Paris, Mercure de France, 1987, 406 p.

DAY, Leroy T., « Gary-Ajar and the rhetoric of non-communication », dans *The French Review*, vol. 51 no 1, octobre 1991, p. 75 à 83.

FORTIER, Dominique, *Analyse stylistique des romans d'Émile Ajar*, Montréal, Mémoire, Université Mc Gill, 1997, 81 p.

HUSTON, Nancy, *Tombeau de Romain Gary*, Paris/Montréal, Actes Sud/Leméac, 1995, 113 p.

LAFOND, Hélène, *L'Univers romanesque d'Émile Ajar ou le refus de la norme*, Montréal, Thèse Université McGill, 1991, 116 p.

LORIAN, Alexandre, « Les Raisonnements déraisonnables d'Émile Ajar », dans *Hebrew University Studies in Literature and the Arts*, printemps 1987, p. 120 à 145.

PAVLOWITCH, Paul, *L'Homme que l'on croyait*, Paris, Fayard, 1981, 314 p.

ROSSE, Dominique, *Le Roman garyen: métafiction, simulation, parodie et kitsch*, Ottawa, Thèse Université d'Ottawa, 1990, 412 p.

-----, *Romain Gary et la modernité*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, 196 p.

Médiagraphie

Hyperliens

<http://www.fnac.fr/html/goncourt.html>

Site officiel de l'Académie Goncourt.

<http://www.novalis.fr/goncourt/1975.htm>

Site des rééditions des prix Goncourt.

<http://ella.phil.uni-freiburg.de/RomSeminar/Orlich/Gary.htm>

Site de langue allemande qui démystifie la démarche pseudonymique de Romain Gary.

<http://www.kirjasto.sci.fi/rgary.htm>

Site sur la vie de Romain Gary.

<http://www.chass.utoronto.ca/epc/chwp/tirven/tirv2.htm>

Site sur les corrélations linguistiques dans les styles d'AJAR et de Gary, et de bien d'autres auteurs.

http://www.ledevoir.com/REDaction/CULTure/CUL_musique/MUS_pop/MUS_beca161098.html

Site où l'on évoque la comédie musicale créée par Gilbert Bécaud à partir de *La vie devant soi*.

<http://rtsq.grics.qc.ca/CDAME/flm/roman.htm>

Travail long en ligne proposé par un professeur à ses élèves de secondaire 5 sur *La vie devant soi*.

<http://myweb.worldnet.net/~laguerre/gary.htm>

Site le plus complet sur la vie et l'œuvre de Romain Gary.

<http://www.idm.fr/hjj/CHR/2912458.htm>

Survol de l'actualité française de l'année 1975.

<http://www.idm.fr/hjj/ART/8542555.htm>

POIROT-DELPECH, Bertrand, « Littérature, le temps des replis », 1986.

Disque compact

« L'Histoire au jour le jour 1939-1996 » (CD-ROM et Internet), coédition Le Monde et IDM, 1997.